

HISTOIRE D'ESPAGNE.

SERTORIUS.

Vingt ans s'étaient écoulés depuis la mort de Viriathe. Les aigles romaines planaient des bouches de l'Ebre aux bouches du Duero, et dans le sommeil léthargique où s'était endormie l'Espagne, ses souffrances intimes et ses aspirations vers l'avenir témoignaient seules que la vie ne l'avait pas abandonnée. Cependant le génie de la liberté veillait encore sur elle : mais cette fois, par une étrange vicissitude, il allait lui venir de Rome elle-même, pour combattre contre Rome.

A Nursia, au pays des Sabins, un pauvre enfant nommé Sertorius grandissait alors auprès de sa mère, devenue veuve quand il était encore au berceau. Il l'aimait d'une tendresse profonde : tout jeune qu'il était, il comprenait déjà ce qu'il lui devait de reconnaissance ; il pleurait avec elle au souvenir de son père, et pour adoucir les regrets que ce souvenir lui causait, il lui parlait de gloire et d'avenir !...

Rhêa, c'était le nom de sa mère, se plaisait aux brillantes perspectives que Sertorius étalait chaque jour sous ses yeux, et encourageait toutes les ardentes aspirations de son fils. Dominé par un besoin de célébrité et de gloire dont sa mère était le premier mobile, il se passionna pour les succès de la tribune, et quand il vint se faire entendre à Rome, la grande ville s'émut à sa mâle et éloquente voix.

Deux puissants rivaux y étaient aux prises, Marius et Sylla. Sertorius se jeta dans le parti du premier : il débuta dans la guerre par une blessure et un triomphe. Atteint dans les Gaules par un trait ennemi, il perdit un œil, et quand après sa victoire, il reparut pour la première fois à Rome au milieu de l'arène, le peuple exhala en longs cris d'enthousiasme son admiration et ses regrets. Portant alors la main à sa blessure :

« Romains, s'écria Sertorius, ne déplorez pas un malheur qui fait ma gloire !... »

Cet accident ne dépara pas sa belle et noble figure, et ajouta encore à l'affection et au respect que tout jeune déjà il inspirait à ses soldats.

Il s'était avancé à pas de géant à travers tous les grades de l'armée jusqu'à celui de préteur. Mais quelle que fût sa valeur et celle de son lieutenant, Marius fut vaincu et proscrit, et Sertorius, dont Sylla redoutait déjà l'influence, fut condamné à l'exil. Il se ressouvint alors de l'Espagne, dont il avait admiré les sites pittoresques, au début de ses campagnes, et où l'appelaient de nombreux amis.

Le malheur qui resserre si vite les âmes lui eut bientôt attaché tous les peuples de la Celtibérie, où il avait cherché un refuge ; ils ne virent pas en lui un Romain, mais un homme sans patrie ; et, dans un généreux élan, ils lui offrirent la leur ! Un intérêt commun les réunissait contre Sylla : Sertorius avait comme eux à reconquérir son indépendance et à se venger de ses exactions ; aussi se trouva-t-il bientôt en mesure de pouvoir tenir tête dans la péninsule à son redoutable ennemi ; celui-ci, prévenu à temps, envoya en Espagne des troupes nombreuses : pour ne pas sacrifier celles qui se dévouaient à sa cause, et dont le nombre était bien inférieur à celles de Rome, Sertorius ajourna à un avenir meilleur la réalisation de ses espérances ; il partit pour l'Afrique, où il comptait se faire des alliés !

Mais l'étincelle qui venait de jaillir dans la Celtibérie eut bientôt embrasé l'Espagne entière : elle ranima tous ses rêves de liberté, et croyant entrevoir dans Sertorius un nouveau Viriathe, elle lui envoya une députation de Lusitans pour le rappeler à la tête de ses rangs. Il aborda bientôt sur les côtes de la Bétique, où venaient de débar-

quer aussi quelques marins au retour d'un voyage aux îles Fortunées. Dans une de ses promenades solitaires aux bords de l'Océan, Sertorius rencontra ces marins ; il leur adressa la parole avec bienveillance, et leur fit raconter leurs impressions sur le pays qu'ils venaient de quitter.

— C'est à dix mille stades de la côte d'Afrique, lui dirent-ils, que s'élèvent ces deux îles, qui ne sont séparées que par un petit bras de mer. Rien n'y ressemble au reste de la terre ; le ciel y est plus bleu, l'air plus pur et la mer plus limpide : les vents et les tempêtes n'en approchent jamais, et la vague se brise doucement sur les côtes en sillons argentés. Les fleurs et les branches touffues des arbres séculaires s'y balancent mollement sous un léger zéphir : les dieux doivent avoir habité ce pays enchanté ; une douce rosée y rafraîchit chaque matin la terre dont l'homme n'a pas besoin de déchirer le sein pour lui faire produire des plantes et des fruits : ils y croissent d'eux-mêmes ; des oiseaux au plumage doré y font entendre un concert éternel, et l'homme contemple dans la douce paix du corps et de l'âme tous ces biens faits pour lui.

Sertorius se sentit profondément ému à ces tableaux. Un penchant invincible le poussait vers la solitude, tandis que sa destinée le retenait au milieu des camps. Il y avait en lui comme deux hommes se livrant une lutte constante : l'un poursuivant la puissance et la gloire ; l'autre entraîné par l'amour de la justice et les vertus du foyer ; mais comme si le premier n'eût agi que sous une influence éphémère et factice, la victoire demeurait toujours au second. Sa nature mélancolique et aimante était exilée dans ces temps dévoués à la force brutale et au culte matériel ; toutes les aspirations idéales que la civilisation devait faire éclore parmi nous germaient déjà dans son âme !

A cette image d'une vie douce et tranquille que les marins venaient d'exposer sous ses yeux, Sertorius se rappela la patrie absente, et fut pris d'une immense douleur. Il entrevit les luttes et les champs de bataille, et comparant avec dégoût la gloire

puisée dans le sang au bonheur du recueillement et du calme, il résolut de fuir le spectacle de l'injustice et de la tyrannie jusque dans les îles lointaines, où on lui disait que la paix résidait toujours. La mission qu'il avait à remplir parmi les Lusitans, et leurs efforts pour le retenir, ne lui permirent pas d'exécuter ce dessein. Alors, pour briser jusqu'à l'espérance de cette vie paisible qui ne lui était plus permise, il appela lui-même aux armes tous les peuples de l'Espagne, et, se dressant à leur tête avec une énergie superbe, il les mena droit à l'ennemi.

La promptitude de ses résolutions sur les champs de bataille répondait à la puissance de son regard ; il découvrait d'un coup d'œil la force ou la faiblesse de l'ennemi, et planait comme un aigle au-dessus des dangers. Mais son premier mérite fut de comprendre l'Espagne : ce fut là le secret de ses triomphes et de son étrange destinée.

Le peuple espagnol, toujours préparé aux héroïques sacrifices, ne l'était jamais aux mesures d'initiative. Endormi aux rayons de son soleil brûlant, il ne se réveillait qu'au sourd murmure des peuples qui arrivaient le conquérir, quand il ne pouvait plus que protester et mourir. Passionné pour la grandeur et le courage, les plus généreux instincts fermentaient en lui ; mais il n'avait montré encore qu'un seul homme dont le nom dût passer à la postérité. Cependant il lui fallait un guide. Tourmenté d'ailleurs par son besoin d'enthousiasme, il était prêt à se rallier à toute heure à celui qui saurait lui inspirer de l'admiration. Peu lui importait la patrie de l'homme, il ne voyait que son génie : Scipion en avait été la première preuve, Sertorius allait être la seconde.

Pour que le lien qui devait lui attacher les Espagnols fût indissoluble, il le fixa dans leurs cœurs ! Il les traita en ami et en père : de toutes les charges publiques que Rome faisait peser sur eux, beaucoup furent réduites, les autres abolies ; enfin, comme Viriathe, il consacra au pays et au soutien de l'armée toutes les richesses que la victoire lui amena. L'un de ses premiers soins fut d'apprendre aux Espagnols à com-

battre : au lieu de ces sorties fougueuses où ils se précipitaient pêle-mêle, il leur enseigna la discipline et l'ordre dans les rangs ; de plus, pour flatter la passion du luxe qu'il avait remarquée en eux, comme aussi sans doute pour exalter le sentiment de leur propre dignité, il les couvrit de riches armures et les arma de superbes poignards. Toutefois, il avait trop bien saisi l'esprit aventureux de l'Espagne et l'avantage de sa configuration pour renoncer entièrement au système qu'elle avait suivi jusqu'alors ; plus d'une fois, recourant aux embûches et à la guerre d'escarmouches au milieu des montagnes, il leur dut d'éclatants succès.

Deux consuls romains, Lucius et Manilius, avaient échoué déjà dans la péninsule, quand Métellus et le jeune Pompée vinrent s'y mesurer après eux contre le rival de Sylla. Un renfort inattendu grossissait vers cette même époque l'armée de Sertorius. Perpenna, autre général romain, forcé de fuir comme lui devant les persécutions de Sylla, avait réuni en Italie et en Sardaigne vingt mille hommes avec lesquels il était venu débarquer en Espagne, où il espérait aussi se créer un parti et un empire ; mais bientôt dominé par l'ascendant de Sertorius, il avait été forcé de se réunir à lui.

Après un succès de Pompée sous les murs de Valence, Sertorius jura de se venger de cet échec. Il marcha aussitôt vers Pompée, qu'il rencontra sur les confins de la Vieille-Castille. Les deux troupes s'affrontèrent avec une égale valeur ; leurs armes s'entre-choquaient et brillaient au soleil dans un magnifique désordre ; les hommes tombaient sur le champ de bataille comme s'ils eussent été renversés par un souffle de mort, et léguant leur courage à ceux qui restaient debout, ceux-ci reprenaient la lutte avec une nouvelle fureur !

Mais les Espagnols n'avaient pas encore une assez longue habitude de ces combats réguliers, ils faiblirent les premiers !

« Voilà donc ces Espagnols qui me demandaient de les conduire à la victoire pour plier à l'ombre du danger ! Retournez à vos chaumières : je saurai bien mourir sans

vous, » s'écrie Sertorius. Disant ces paroles, il brandit son poignard, et précipite son cheval dans les rangs ennemis. Ralliés par sa voix et plus encore par son courage, les Espagnols se jettent à sa suite dans les lignes romaines : bientôt ils y sont vainqueurs !

La lutte avec Métellus et Pompée se renouvela ainsi pendant huit ans sur tous les points de l'Espagne : quelques courts instants de trêve lui permirent seuls de respirer !

Cependant au milieu de cette éternelle tourmente, Sertorius jetait d'une main ferme les bases fondamentales de l'avenir de la péninsule. Avec ce coup d'œil sûr qui appartient aux grands hommes, il avait entrevu comme Viriathe, que la liberté de l'Espagne ne serait qu'un vain nom tant que le sentiment de cette indépendance resterait partiel, et ne serait pas vivifié par la force de l'unité. Sous l'empire de cette conviction, il donna à chacune des deux grandes divisions ibériques un gouvernement particulier dont les principes étant les mêmes devaient insensiblement préparer la fusion de toutes les peuplades, quelles que fussent leurs habitudes locales et la diversité de leurs mœurs !

Cette politique toutefois ne pouvait assurer que la puissance matérielle de l'Espagne. Sertorius demandait plus pour elle ; il voulut la régénérer par une révolution morale, et appela sur elle toutes les lumières de la civilisation.

Un secret instinct peut-être plus encore que la grandeur de ses vœux le poussait vers cette rénovation. La gloire et la puissance n'avaient pu bannir de son cœur l'image de la patrie absente. Sertorius aimait son pays comme il aimait sa mère ; ces deux amours se tiennent toujours unis dans le cœur. Du même bras dont il attaquait Rome il eût voulu l'étreindre : exilé par cette ingrate patrie, il pleurait à son souvenir. Forcé par une implacable destinée de s'élever par les défaites de cette patrie, il gémissait de ses propres victoires : plus d'une fois comme un jour sur les bords de l'Océan, il voulut abandonner son poste et sa mission pour éviter la douleur de com-

battre l'Italie. Dans les loisirs de la paix surtout, quand, délivré de l'obsession du devoir et des armes, il appelait à lui toutes les joies de la terre natale, qu'il retournait par la pensée jusqu'à l'humble maison de Nursia où l'attendait toujours sa vieille mère; quand les premiers applaudissements de ses concitoyens, vibrant encore dans son âme, l'enivraient de patriotisme et d'honneur, il se sentait défaillir, et écrivait à Rome :

« Rends-moi ma place : j'aime mieux être le dernier dans ton enceinte que le premier à la tête du monde. »

Et Rome ne lui répondait que par un nouveau défi.

L'amour toutefois devait l'emporter sur la haine. Sertorius, refoulé jusqu'à sa dernière espérance, allait bientôt forcer cette patrie qui le rejetait à jamais, d'arriver jusqu'à lui.

Déjà tous les Romains établis en Espagne s'étaient ralliés à son drapeau. Attirés par la protection qu'il accordait aux arts, à l'instruction, au commerce et surtout à leur nom, d'autres Romains accouraient chaque jour se presser sous ses ordres : il en éprouvait une joie profonde qu'il ne déguisait pas aux yeux des Espagnols. Par un miracle de politique il sut même leur faire envisager comme la plus haute récompense le titre de Romains.

Deux grandes villes s'élevaient à sa parole, Osca dans la Celtibérie, Eborac dans la Lusitanie.

Pendant qu'il créait dans cette dernière ville, où il avait fixé sa résidence, un sénat composé de trois cents sénateurs, tous Romains comme lui, il appelait à Osca les premiers savants de l'Italie pour les attacher aux écoles qu'il venait d'y fonder. La jeunesse espagnole fut initiée aux arts, aux sciences, à la langue et même à la philosophie qu'on enseignait à Rome : ces études leur conféraient le titre de Romains et leur frayaient le chemin à toutes les charges. Par une étrange contradiction, ce peuple d'Espagne qui savait mourir pour la liberté, comme à Sagonte et à Numance, oubliait ainsi jusqu'à son

nom devant quelques hochets jetés à son orgueil.

Une nouvelle Rome surgissait ainsi autour de Sertorius sur les débris de la nationalité espagnole; bientôt il put s'écrier, comme le lui fait dire Corneille :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Du reste, tout en perdant son caractère sous l'influence de cette civilisation romaine, la péninsule repoussait avec plus d'énergie que jamais l'idée du joug romain. Pressée d'expulser de son sein les derniers vestiges de cette puissance, chaque jour elle redemandait les combats. La superstition qui fanatisait les peuples exaltait encore cette ardeur guerrière. Sachant de quel empire sont les croyances naïves sur les peuples simples et enthousiastes, Sertorius leur donna un nouvel aliment. Il avait reçu d'un paysan lusitan, au moment où elle venait de naître, une biche blanche à laquelle il donna les soins les plus tendres. Elle s'attacha à lui avec un instinct remarquable; elle le suivait à toute heure : le bruit des armes et le tumulte des batailles ne purent même jamais l'éloigner. Frappé de cette fidélité touchante, le peuple voulut y voir une cause surnaturelle. Sertorius lui laissa croire que sa biche était un présent des Dieux : dès lors les soldats redoublèrent de respect pour les ordres de leur chef; la présence de la biche leur fut un garant de la victoire, comme aussi son absence prolongée à dessein par Sertorius les punissait s'ils avaient montré moins de zèle ou de docilité à leurs devoirs.

Cependant le moment approchait où l'astre toujours grandissant de Sertorius devait enfin pâlir; et comme si pour l'atteindre, le malheur se fût mesuré à la hauteur de sa prospérité, le premier coup qui le frappa fut le plus douloureux : ce fut la mort de sa mère. Le chagrin qu'il éprouva en l'apprenant fut si intense, qu'il domina sa raison : il fut brisé surtout au regret de ne pas l'avoir revue. Il l'appela au milieu de ses larmes, écoutait anxieux si elle n'allait pas lui répondre, lui donnait les noms les plus doux, lui rappelait un à un les souvenirs de sa jeunesse, les pleurs de

joie qu'elle avait répandus sur lui; puis tout à coup, quand il se souvenait que sa voix ne devait plus se faire entendre, il éclatait en sanglots, et lui criait qu'il voulait mourir aussi. Il passa huit jours ainsi, dans la retraite la plus isolée de son palais, la face prosternée contre terre pour éviter la lumière qui n'éclairait plus la seule femme qu'il eût aimée!

On fit de vains efforts pour le rappeler au courage et à la résignation : il n'avait plus d'attrait que pour sa propre douleur; tous les intérêts s'étaient évanouis devant lui. Déchargé sur ses officiers de tous les devoirs de sa position, il ne voulut pas même donner le mot d'ordre une seule fois pendant ces huit jours.

On parvint enfin à lui faire prendre quelque nourriture; revenu de l'égarement de sa douleur, il reprit le commandement de l'Espagne; mais il resta plongé dans un morne abattement dont il ne se releva jamais.

Comme si le charme de la destinée de Sertorius eût reposé dans les mains de sa mère, il se brisa avec elle : depuis cette époque, la mort projeta toutes ses ombres sinistres sur la tête proscribed du vainqueur; elle sembla le guider par la main dans les détours qu'il prit pour lui échapper.

Métellus retiré à Cordoue, la seule ville restée fidèle à Rome, s'y était fait rendre des honneurs ridicules pour célébrer un succès d'occasion remporté sur les armées de Sertorius. Il comprit bientôt que la gloire imaginaire dont il s'entourait ne pouvait avoir longtemps prise sur l'esprit du sénat et du peuple. Dévoré de vanité et d'ambition, il résolut d'en finir avec l'Espagne par une victoire facile qui lui serait assurée dès qu'elle n'aurait plus de chef : l'exemple de Scipion lui avait appris comment il pouvait s'en défaire !...

Aussitôt les trompes retentirent dans toute la Bétique, pour promettre, au nom de Métellus, cent talents (550,000 francs) et vingt mille arpents de terre à celui qui lui apporterait la tête de son ennemi.

A dater de ce moment, la vie de Sertorius, déjà si attristée, ne fut plus qu'une longue

agonie. Obsédé du pressentiment de sa mort prochaine, il cherchait partout le traître qui devait le surprendre; il croyait sentir à tout instant un bras assassin s'appesantir sur lui. Le coup qui devait le frapper l'atteignait à toute heure; et la plus cruelle de ses angoisses était d'attendre la mort de la main d'un de ces Romains qui lui étaient si chers.

Sa biche fut frappée la première, comme si toutes les joies de sa vie eussent dû s'éteindre avant lui. La perte de cet intéressant animal, auquel il portait un si tendre attachement, lui parut un présage funeste; elle agrandit encore la solitude morale qui se faisait autour de lui, comme un avant-coureur de la solitude du tombeau.

Toutefois par un privilège bien glorieux pour les Espagnols, Sertorius n'arrêta pas sur eux ses soupçons; au moment même où il s'aliénait l'esprit des Romains, et les éloignait de lui par une méfiance qui les humiliait, il s'entourait, à l'exemple des chefs celtibères, d'une garde nombreuse de dévoués. Ces dévoués s'attachaient à leur patron avec une fidélité religieuse. C'était pour eux un déshonneur que de l'abandonner sur le champ de bataille, ou de lui survivre s'il avait succombé.

Cependant l'orgueil devait l'emporter sur la vénéralité dans la voie du crime; les promesses de Métellus n'avaient pas fait encore brandir un poignard, que l'ambition décréait à voix basse la sentence de Sertorius au sein même de son palais. Son mérite et son crédit aux yeux du monde entier importunaient Perpenna; dans son étroite vanité, gonflé du sentiment de sa noblesse, il ne comprenait pas que l'Espagne eût opté pour le génie et le cœur, quand il avait, lui, Perpenna, la naissance..... et il demandait à ses pareils combien de temps encore ils seraient assez lâches pour obéir à un homme venu d'en bas?...

Pendant qu'il semait ainsi, dans le secret, l'agitation et la haine, il pressait au dehors les préparatifs d'une fête à laquelle devait assister Sertorius. Abusé par la fausse nouvelle d'une victoire remportée par un de ses lieutenants, Sertorius avait en effet secoué un instant le fardeau de son inquiétude et promis à Perpenna de se

rendre au repas auquel il était convié. Il y porta avec lui ce sentiment de dignité sérieuse et bienveillante dont il ne se séparait jamais, et contre lequel les agents de Perpenna devaient d'abord conspirer. Pour former un plus frappant contraste à cette gravité majestueuse, ils s'abandonnèrent bientôt, sous prétexte de la fête, aux démonstrations les plus fougueuses d'une joie de convention. Blessé de leur tenue et de leurs paroles, Sertorius crut devoir leur rappeler qu'il n'était pas digne des chefs d'une nation de s'abandonner ainsi à l'influence éphémère des liqueurs et du plaisir. Sa voix fut impuissante sur ces traitres : ils reprirent avec un nouvel élan de frénésie leurs cris incohérents.

Resté seul impassible au milieu de ces scènes d'aviilissement et de désordre, Sertorius voulut du moins échapper au triste spectacle qu'elles lui présentaient. Pour n'en être pas témoin, il se renversa sur le lit où, suivant l'usage de Rome, il était placé pour prendre son repas. Comme il s'inclinait sur les coussins moelleux de duvet et de pourpre, la coupe de Perpenna tomba tout à coup de ses mains, et roula sur le sol avec le bruit sonore des métaux précieux !

A ce signal attendu, le voisin de Sertorius s'élança sur lui et lui plonge son épée dans le flanc ! Le sang s'échappe par torrents de sa large blessure, une pâleur livide

se répand sur ses traits. Pourtant il se redresse encore et domine un instant cette assemblée d'assassins !.... Ils crurent voir un spectre les menaçant à leur tour !

Mais un coup plus poignant que celui du glaive venait de frapper Sertorius au cœur : tous ces bras levés sur lui étaient des bras romains.

Affaissé sous le poids de sa douleur, il retomba ensanglanté sur son lit de parade et ferma les yeux pour toujours !...

Son cadavre gisait encore sur ce lit que Perpenna fouillait déjà dans ses archives ! Il dut reculer sous un épouvantable remords : le premier nom qu'il rencontra sur le testament de son maître, c'était le sien. Sertorius l'appelait seul à être son successeur et son héritier !...

La mort de Sertorius, comme celle de Viriathe, souleva dans toute l'Espagne un long cri de désespoir : elle pleura sur lui et sur elle, et fut prise du délire de cette double douleur. Dans l'excès de leurs regrets et de leur fidélité, les dévoués de Sertorius, dédaignant une vie qu'ils ne pouvaient plus lui consacrer, résolurent d'honorer ses mânes par une sanglante hécatombe. Rangés autour du bûcher dont la flamme dévorait son corps, ils se frappèrent au cœur et tombèrent tous ensemble formant une couronne de cadavres à ses os consumés.

LOUISE BADER.

BIBLIOGRAPHIE.

Manuel de la Charité, par M. l'abbé J. Mullois.

C'est au sein d'une conférence de charité que nous avons entendu lire à haute voix les premières pages du livre de M. Mullois ; on n'avait rien trouvé de mieux pour ranimer le zèle des femmes pieuses qui composaient cette réunion, car même au sein des bonnes œuvres on voit s'introduire parfois un sourd ennui, une secrète langueur, et l'excellent ouvrage dont nous venons entretenir nos jeunes lectrices semblait destiné à combattre ces dispositions mor-

telles pour le bien, et dont les âmes les meilleures ne savent pas toujours se défendre.

Depuis nous avons relu à tête reposée le *Manuel de la Charité*, et nous avons trouvé sous ce titre modeste un ouvrage écrit avec la verve, l'élan du cœur, et qui semble destiné à concilier ces deux classes de la société, les riches et les pauvres, que depuis quelques années on a voulu placer vis-à-vis l'une de l'autre dans un état d'antagonisme perpétuel. Aux riches, il dit :
« Venez et voyez : voilà les souffrances de
» vos frères ; jetez sur eux un regard de pi-
» tié ; prélevez la dîme de vos richesses et de

» vos plaisirs au profit de ceux qui souffrent. » Mais aux pauvres, il dit : « Ne vous croyez pas oubliés : vous avez des amis dont vos misères sont l'éternel et noble souci ; le Père commun des hommes a donné pour vous aux riches l'or, et surtout l'affection et les inventions ingénieuses de la charité, qui valent mieux que l'or. Notre Dieu est juste : il sauve les riches par la charité, et les pauvres par la patience. »

A l'appui de ce thème également juste et consolant, M. Mullois déroule le tableau des bonnes œuvres, surtout de celles qui existent à Paris. Dans une série de chapitres émouvants et spirituels, il donne les plus sages conseils à ceux qui désirent employer leur fortune, leur temps, leurs talents, au soulagement de l'indigence. Guidées par lui, nous jetterons un rapide coup d'œil sur ces créations charitables dont s'honore la ville de Paris, reine des plaisirs, mais reine aussi des bonnes œuvres.

M. Mullois commence par les enfants des pauvres, *qu'il faut*, selon son expression, *aimer et aimer beaucoup*. Ces enfants des classes inférieures, il en faut faire des hommes, des ouvriers honnêtes, comprenant qu'ils sont membres de la grande société humaine, et peuvent mériter autant que qui que ce soit estime et respect, et cela, il faut les en persuader avant que le mal les saisissant de sa main de fer, ne soit venu leur dire : Tu es à moi, en vain tu te débats ; il est trop tard !

La charité pour l'enfance est admirablement comprise à Paris : elle s'occupe de l'enfant même avant sa naissance, par la Société de *Charité maternelle*, qui, créée en 1788, a eu pour première présidente Marie-Antoinette, reine de France ; cette institution fournit aux pauvres mères une layette, un secours de cinq francs par mois, et une petite somme à la fin de l'allaitement ; l'association des *Mères de Famille* recherche surtout les pauvres honteux qui échappent aux investigations de la charité

officielle ; elle donne aussi argent, layettes, effets de couchage, bons de viande, de bois, etc. Après, viennent les crèches, les salles d'asile, dues, les premières, à M. Marbeau, les secondes à madame de Pastoret, et les classes tenues dans tous les quartiers, par des Frères, par des Sœurs de différents ordres, recevant et abritant des milliers d'enfants exposés à une existence vagabonde, et les gardant jusqu'à la première communion. Alors arrive l'époque des dangers et des provocations au mal : les *Sociétés de Patronage* se montrent à leur tour sur la scène ; elles veillent sur les enfants dans les ateliers, les préservent des mauvais traitements et des mauvais exemples ; elles les rassemblent le dimanche, et, loin des grossiers plaisirs de la rue, les apprentis passent une heureuse journée entre les devoirs de religion et les récréations de leur âge. Recommandez cette œuvre à vos frères, mesdemoiselles ; c'est l'œuvre des jeunes gens : devenir les tuteurs et les frères aînés des enfants du peuple, il y a là de quoi tenter leur zèle et leur ambition. Pour vous, vous avez en partage les petites filles, les pauvres orphelines ; elles vous appartiennent ; Dieu vous les donne, afin que vous les lui donniez à votre tour ; enrôlez-vous dans la *Société des Jeunes Économes* ; vous donnerez tous les mois *trente centimes*, vous placerez quelques billets de loterie, et, grâce à vos soins et à ceux de vos compagnes, *deux cents jeunes filles* recevront le bienfait de l'éducation et de l'apprentissage. Vous pourrez aider de vos aumônes la maison de *Sainte-Marie de Lorette*, où l'on reçoit les petites filles de huit à douze ans, ou celle de *la Providence*, fondée pour les orphelines ; ou bien, vous choisirez dans une pauvre famille un enfant ; ce sera le vôtre ; vous le surveillerez, vous l'encouragerez, vous l'aimerez, et il vous aimera. Moraliser un enfant, dit M. Mullois, c'est plus que nourrir une famille de pauvres pendant vingt ans.

Mais d'autres devoirs encore vous réclament. Dans la maison voisine, dans la vôtre peut-être, il y a des misères affreuses, des douleurs déchirantes que vous pourrez consoler par une bonne parole, une visite faite à propos. Avez-vous vu parfois les réduits des pauvres? Qu'il me soit permis de vous introduire dans une mansarde seulement. Vous voyez cette chambre basse, étroite, mal close; la fenêtre a perdu une partie de ses vitres, du papier les remplace; une paille couverte d'un monceau de haillons, c'est le lit; à côté est un petit coffre, un pot de terre, avec deux ou trois restes de chaises, voilà l'habitation, voilà le mobilier de cinq ou six personnes. C'est là qu'on a trouvé (1) une famille ainsi composée : un mari sans ouvrage, une femme paralytique, quatre enfants couchant pêle-mêle sur des tables, enveloppés dans des jupes en lambeaux... une femme mourante, un enfant nouveau-né enveloppé dans la veste de son père, récemment sorti de l'hôpital, et sept petits enfants couchant sur le carreau dans un corridor humide... Et la nourriture des pauvres? Souvent ramassée partout, même dans la boue des rues. Une pauvre femme guette le moment où la domestique de telle maison va déposer les ordures dans la rue; elle court, elle les remue; elle ramasse les os, les débris de pain, de légumes.... Parmi cette affreuse misère, les pauvres ont-ils du moins les espérances et les consolations pénétrantes de la religion? Hélas! non, pour la plupart : l'impiété d'en haut est descendue en bas... Voyez donc que de bien vous pouvez faire, jeunes filles, jeunes femmes qui lisez ceci. L'aumône, la bonne et douce parole, le bon exemple, le zèle prudent et charitable, tous ces moyens sont à votre disposition, puisque la Providence vous a départi tout à la fois

la fortune, l'intelligence, et le cœur surtout, le cœur qui fait plus de bien aux pauvres que la plus grande richesse ou que le génie le plus éclatant. Allez voir les pauvres; allez voir cet homme qui peut-être maudit Dieu, et à qui votre visite rappellera que Dieu est bon et n'oublie aucune de ses créatures. Allez voir cette pauvre veuve abandonnée. Elle s'est dit : Il y a encore de bonnes âmes, peut-être le ciel m'en enverra-t-il quelqu'une... Soyez cette bonne âme, soyez cet ange consolateur... Que la pauvre veuve puisse dire à ses enfants, quand vous l'aurez quittée : Oh! la bonne jeune fille! Que Dieu la bénisse!

Mais comment, direz-vous, secourir les pauvres? C'est plus facile qu'on ne pense. On a vu nourrir des familles entières réunissant de vieilles cartes de visite, des cachets de cire, en entassant non des centimes, mais des millièmes de centimes : ce sont là des inventions ingénieuses; mais quelles ressources plus grandes les pauvres ne trouveraient-ils pas dans nos dépenses superflues, si nous savions un peu les réduire! Une paire de gants, c'est douze livres de pain; un bouquet, c'est un mois de loyer, un billet de concert, c'est un jupon, une veste; c'est un habillement complet pour le petit enfant qui ne peut aller à l'école, faute d'un vêtement convenable... Vous renouvelez votre toilette : prenez-la un peu moins chère, et puis ajoutez une robe, un pantalon, une veste, une paire de chaussures pour les pauvres. Vous meublez un appartement; que le meuble soit un peu moins beau, mais avec l'argent de reste, achetez des draps pour ceux qui n'en ont pas, un mauvais lit pour ceux qui couchent sur des briques, ou du moins quelques bottes de paille fraîche pour ceux qui couchent sur une paille infecte et à demi pourrie... Achetez quelques bons livres, pour sauver les pauvres de l'ennui, ce voisin du désespoir. Donnez vos vieilleries, vieux linge, vieux meubles,

(1) Bulletin de la Conférence de Saint Vincent de Paul.

vieux vêtements, qui encombrant vos armoires et vos greniers; ce seront des trésors pour des créatures dénuées de tout. Nous avons cité autrefois dans le *Journal des Demoiselles*, un excellent et spirituel rapport de M. Baudon, président des conférences de Saint-Vincent de Paul, expliquant le parti que l'on peut tirer des vieilleries.

Vous ne pourrez pas faire par vous-mêmes tout le bien que vous voudriez embrasser; pour être plus fortes, associez-vous à une de ces pieuses sociétés, généreuses milices de notre siècle qui combattent la misère et les périls qu'elle enfante. Aux hommes s'ouvre la *Conférence de Saint-Vincent de Paul*, œuvre humble et grande, qui répand aujourd'hui ses bienfaits par tout l'univers (1); les femmes ont une association corollaire qui existe dans presque toutes les villes et qui est ordinairement connue sous le nom de *Société des Dames de charité*. La visite des pauvres à domicile est le but de cette réunion, la visite sérieuse, la *visite assise*, comme s'exprimait l'an dernier un des prélats les plus distingués de France, c'est-à-dire la visite assez prolongée, assez intime pour que la visiteuse soit au courant des besoins, des idées, de la position de la famille qu'elle a adoptée. Sans doute, au premier aspect, cette visite des pauvres, ce spectacle de la douleur, ont quelque chose de difficile, de pénible, mais bientôt on y trouve je ne sais quel attrait; on se passionne pour ces œuvres, parce qu'elles nous donnent ces joies mystérieuses qui sont la véritable vie de l'âme... Et pour fonder ces *Sociétés*, même dans un bourg, dans un village, il faut bien peu de chose: quelques cotisations (à dix francs, par exemple), une loterie, un petit concert donné par les artistes du lieu, suffisent pour procurer à soixante,

soixante-dix familles des secours utiles, bons de pain (quatre par mois), bons de bois ou de houille en hiver; bons de viande (en cas de maladie); quelques effets de couchage. Nous en parlons par expérience: il faut peu de chose pour faire le bien; il faut surtout ce que l'argent ne saurait acheter, la bonne volonté. Si vous habitez la campagne, tâchez d'avoir un peu de linge, quelques draps, quelques couvertures, des paillasses (dont vous ferez renouveler la paille ou les balles d'avoine), des traversins, deux ou trois lits de camp; vous prêterez cela aux malades; vous formerez une espèce d'hôpital ambulant d'une extrême utilité.

Ce sont là surtout les œuvres propres aux femmes; aux hommes, aux jeunes gens s'offrent d'autres moyens d'exercer le zèle et la charité. Les *Écoles des militaires*, les *Réunions de Saint François Xavier*, la *Sainte Famille* ouvrent leurs portes toutes grandes aux hommes instruits et surtout aux hommes de bien, selon l'attrait qui les pousse, soit à instruire le pauvre soldat exposé à l'oisiveté, aux dangers des villes, soit à procurer le dimanche à l'ouvrier des distractions honnêtes, soit à catéchiser, à moraliser les pauvres familles aussi ignorantes que misérables. Ces trois œuvres existent, non-seulement à Paris, mais à Tours, à Lille, à Metz, à Lyon, etc., et partout elles opèrent un bien sérieux et durable, partout elles donnent à ceux qui s'en occupent d'ineffables consolations.

Vous voyez, mesdemoiselles, le but et le plan que s'est proposé M. l'abbé Mullois. Il a voulu peindre les misères matérielles et morales qui abondent autour de nous, et après nous avoir montré le mal, il nous indique le remède. Il nous fait connaître ces œuvres diverses, créations d'une charité ardente, auxquelles nous pouvons tous apporter l'obole de notre bourse et le zèle de nos cœurs. Lisez son livre, pour connaître les misères sociales qui vous pressent, vous environnent

(1) La Conférence de Saint Vincent de Paul est répandue par toute l'Europe, en Amérique, en Afrique, à Smyrne, à Jérusaalm, etc

de toutes parts ; lisez-le pour apprendre à les soulager ; répandez-le autour de vous pour gagner de nouveaux soldats à cette généreuse croisade contre la pauvreté, le vice et le désespoir. « La femme chrétienne, dit M. Mullois, peut exercer une grande influence sur les malheureux, parce que Dieu lui a donné l'insinuation, la douceur, la grâce, le charme de la parole, parce qu'elle touche par tous les points au peuple ; elle touche à ses misères, à sa faim, à ses blessures, à son

» désespoir, à son âme ; elle y touche par
» le travail qu'elle lui procure, par l'édu-
» cation qu'elle lui donne, par les plaies
» de son corps qu'elle panse, par les vête-
» ments dont elle le couvre, par l'argent
» qu'elle lui met dans la main sans qu'il
» s'en aperçoive. Elle, plus que tout autre,
» peut recruter et entretenir toutes ces as-
» sociations, y pousser des hommes qui
» n'y songeaient pas ; on ne pourra la re-
» fuser ; elle sait si bien trouver les voies
» mystérieuses qui conduisent au cœur ! »

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

ODE TO SPRING.

No longer hoary winter reigns,
No longer binds the streams in chains,
Or heaps with snow the meads.
Array'd with robe of rainbow-dye,
At last the spring appears on high,
And smiling over earth and sky,
Her new creation leads.
The snows confess a warmer ray,
The loosen'd streamlet loves to stray,
And echo down the dale.
The hills uplift their summits green,
The vales more verdant spread between,
The cuckoo, in the wood unseen,
Coos ceaseless to the gale.
The rainbow arching woos the eye
With all the colours of the sky,
With all the pride of spring.
Now heaven descends in sunny showers,
The sudden fields put on their flowers,
The green leaves wave upon the bowers,
And birds begin to sing.
The cattle wander in the wood,
And find the wonted verdant food
Beside the well-known rills ;
Blythe in the sun the shepherd swain
Like Pan attunes the past'ral strain,
While many echoes send again
The music of the hills.

LOGAN.

AU PRINTEMPS.

L'hiver blanchi par le givre a cessé de régner ; il ne tient plus les eaux captives, il ne couvre plus les prairies de sa neige.

Revêtu du prisme de l'arc-en-ciel, le printemps se montre enfin ; et souriant à la terre et aux cieux, il étale ses créations nouvelles.

Les neiges reconnaissent des rayons plus chauds ; le ruisseau délivré se plaît à s'égarer et bruit le long de la vallée.

Les collines dressent leurs sommets verdoyants, tandis qu'entre elles les vallons étendent leur tapis d'herbe. Caché au fond du bois, le coucou mêle à la brise son incessante plainte.

L'arc-en-ciel charme l'œil par toutes les couleurs de l'éther, par la beauté glorieuse du printemps.

C'est à flots que se répand maintenant la lumière ; les prairies se couvrent tout à coup de fleurs, le vert feuillage se balance sur les bosquets, et les oiseaux commencent à chanter.

Le bétail erre dans le bois, où il retrouve sa nourriture accoutumée près des ruisseaux qui lui sont bien connus.

Le joyeux pâtre, assis au soleil, entonne comme le dieu Pan ses accords champêtres, et maint écho répète la musique des collines

M^{lle} AMÉLIE DESPREZ.

MIRIAM.

I. — L'AVANT-VEILLE D'UNE FÊTE JUIVE.

« C'est demain la veille de Pâques de Rose, ma chère Rebecca. Demain, 10 septembre 1760, avez-vous invité nos parents, tous nos parents, à dîner ? dit en se mettant à table le banquier Ismaël Sylveyra.

— Oui, mon ami, lui répondit-elle avec un doux sourire, je les ai tous invités. »

Ce mot *tous*, prononcé avec une hésitation et une émotion visibles, causa comme un certain frémissement à deux des personnes assises à la table d'Ismaël. Mais avant d'aller plus loin, je crois utile de faire le portrait de chacun des membres de cette famille juive.

Ayant sa femme à sa droite, M. Sylveyra avait à sa gauche sa fille Dalila, grande et belle personne de dix-neuf ans, blonde, svelte, riieuse et folle comme on l'est à cet âge ; venaient ensuite deux autres convives : un jeune homme et une jeune fille, sur lesquels il n'y avait qu'à jeter les yeux pour deviner qu'ils étaient frère et sœur ; le jeune homme avait vingt ans et la jeune fille dix-sept.

Daniel, ainsi se nommait le jeune homme, portait sur son jeune front cette gravité qui naît du malheur, cette pâleur studieuse que cause la fatigue du travail. Miriam, la jeune fille aux joues fraîches et roses sous les longues boucles de cheveux noirs qui encadraient son délicieux visage, ne semblait occupée qu'à retenir les nombreux sourires qui venaient se presser sur ses lèvres et qu'elle échangeait, soit avec son frère, qui y répondait comme par un grand effort de complaisance, soit avec Dalila, dont le rire naïf était aussitôt suivi d'un regard craintif jeté sur le front soucieux de son père.

A ce mot *tous*, une teinte d'ironie avait remplacé le sourire sur les lèvres de Miriam, pendant qu'un nuage de mélancolie passait sur le front de Daniel. Ces deux impressions n'échappèrent point à M. Sylveyra.

« En disant *tous nos parents*, reprit-il, je n'ai entendu parler que de ceux qui voudront y venir. Et il regarda Miriam, qui rougit et répliqua vivement :

— Ou qui le pourront !

— Miriam ! s'écria madame Sylveyra, comme pour la rappeler à l'ordre.

— Laisse, Rebecca, dit M. Ismaël Sylveyra avec bonté, laisse cette petite ingrate achever sa pensée.

— Ingrate ! prononça Miriam ; et ses beaux yeux noirs firent jaillir des larmes. Oh ! mon oncle !... Ingrate ! répéta-t-elle, lorsque je voudrais consacrer ma vie à vous témoigner la reconnaissance que je dois à vos bontés pour moi et pour mon frère !

— Reconnaissance qui n'empêche pas que tu ne me croies des torts envers mon frère, n'est-ce pas ?

— Ne m'interrogez pas, mon oncle, je vous en prie, répondit Miriam.

— Cette petite est d'une audace ! s'empressa de dire madame Sylveyra comme pour prévenir le mécontentement de son mari.

— Qui ne me déplaît pas, interrompit Ismaël, et que je lui pardonne aisément, car elle est obéissante à tout ce que je lui ordonne.

— Oh ! mon oncle ! mon frère et moi, nous vous devons tant ! s'écria Miriam d'une voix émue. Hélas ! pourquoi...

— Achève !... dit Ismaël. »

Le dîner touchait à sa fin, les domestiques avaient servi le dessert et s'étaient retirés, suivant l'usage dans les familles juives, afin que les maîtres pussent chanter leurs saints cantiques, quand Ismaël reprit :

« C'est peut-être faiblesse de ma part, mais les réticences de cette petite me blessent ; je ne veux pas qu'elle puisse mettre en doute la justice de ma conduite.

— Mon oncle ! se hâta de dire Daniel en jetant un regard sévère sur sa sœur, vous ne nous devez aucune explication, et notre reconnaissance pour vous, ainsi que le respect que nous devons à notre père, nous interdisent d'être juges entre vous deux.

— Je veux que vous le soyez, moi, dit M. Sylveyra ; écoutez !

— Mon oncle, interrompit Daniel, la voix

tremblante, vous ne pouvez vous expliquer sans accuser notre père.

— Je ne dirai que les faits : Deux fois Elmacin, mon frère aîné, avait perdu sa fortune au jeu, deux fois mon père l'avait refaite ; la troisième fois, il a chassé Elmacin, pensant, avec raison, que si son fils refaisait lui-même sa fortune, il saurait ce qu'elle lui aurait coûté, et ne l'exposerait plus sur une carte ou sur un dé. Mon frère s'expatria en me recommandant sa femme et ses enfants ; Daniel avait alors cinq ans, et vous, Miriam, vous veniez de naître. Je n'avais jamais quitté mon père ; ma femme, ma fille et moi, nous le consolions dans ses chagrins : la même maison vous reçut. Deux ans après, mon père mourut ; son testament, empreint du ressentiment causé par la conduite de l'aîné de ses fils, le déshéritait et m'instituait le légataire universel de tous ses biens. Qu'ai-je fait ? Chef de la famille, n'en ai-je pas scrupuleusement rempli tous les devoirs ? J'ai considéré Abigaïl, votre mère, comme une sœur ; elle était aussi maîtresse chez moi que ma femme ; je me regardai comme votre père. Je vous ai fait donner la même éducation qu'à ma fille. Daniel n'est-il pas considéré chez moi comme le fils de la maison, comme le second après moi ? Miriam a-t-elle un bijou, une robe à envier à Dalila ?...

— Mon oncle ! nous n'avons que des bénédictions et des actions de grâce à vous rendre, répondit Daniel.

— Jusqu'à l'arrivée de notre père... acheva Miriam à demi-voix.

— L'arrivée de votre père, Miriam, a-t-elle diminué en rien ma tendresse pour vous ? L'amour que vous lui portez vous rend injuste envers moi, qui suis cependant aussi votre père, ou, du moins, qui vous en ai tenu lieu depuis quinze ans... Et puisqu'il faut tout vous dire, mes enfants, je suis jaloux, oui, jaloux de la préférence que vous accordez à Elmacin sur moi, préférence naturelle, mais qui ne m'en afflige pas moins. Il y a deux ans, Elmacin revint comme il était parti...

— Hélas ! interrompit Daniel, il avait cependant refait sa fortune ; mais le vaisseau qui l'apportait a péri. Mon pauvre père a été ruiné une troisième fois ; et cette fois, sans qu'il y eût de sa faute.

— Elmacin descendit ici ; il croyait descendre chez notre père, dit Ismaël ; il ignorait sa mort, je la lui appris. — Eh bien, me dit-il alors, je suis chez moi ! — Non, lui dis-je avec ménagement, c'est tout au plus si tu peux dire chez nous. — Eh quoi ! comme fils aîné, n'hérité-je pas de toute la fortune de notre père ? — Notre père a jugé que le plus raisonnable devait être l'aîné, et je suis son héritier. Mais, en cette qualité, je deviens le chef de la famille : comme tel, je te dois secours et asile ; la maison est assez grande, reste avec nous...

— Déshérité ! s'écria Elmacin, déshérité !... Je ne te demande pas de me rendre mes droits ; mais, ajouta-t-il, si tu es juste, Ismaël, tu feras deux parts, et tu me donneras la moitié d'une fortune qui devait me revenir tout entière. — Je ne te dois même pas l'asile que je t'offre, lui répondis-je. Elmacin est vif, moi aussi ; une dispute s'éleva entre nous, et mon frère quitta ma maison en emmenant sa femme. Il voulait aussi vous emmener ; mais je lui fis observer qu'il ne devait pas vous priver du bien-être dont vous jouissiez chez moi depuis votre enfance ; que s'il consentait à vous y laisser, je m'engageais à donner la suite de mes affaires à Daniel, et une dot à Miriam lorsqu'elle se marierait. — Il y consentit ; mais afin de me punir sans doute de ne pas lui avoir rendu la moitié de la fortune de notre père, il a refusé les six mille livres de rente que je lui offrais pour vivre, lui et sa femme. Il s'est fait garçon de caisse dans la maison Nucingen, chez un confrère, un ami, presque un voisin ; et c'est avec insolence, avec orgueil, qu'il vient chez moi, dans mes bureaux, la sacoche sur l'épaule. »

Daniel et Miriam baissèrent les yeux ; Dalila avança sa main sous la table, alla chercher la main de sa cousine et la lui serra en disant à voix basse :

« Tu ne m'en veux pas ? tu n'en veux pas à mon père ? »

— Je n'ai pas le droit de juger entre ton père et le mien, lui répondit sa cousine sur le même ton ; mais mon oncle est le plus noble des hommes ! »

Le repas étant fini, M. Sylveyra et Daniel chantèrent à haute voix un cantique d'actions de grâces ; puis on se leva de table. Dalila

s'approcha de son père pour recevoir sa bénédiction ; Ismaël lui imposa les mains sur la tête et la baisa au front. Miriam vint ensuite ; quant à Daniel, il appuya ses lèvres sur la main que son oncle étendit sur lui. Les trois enfants allèrent ensuite, dans le même ordre, embrasser madame Sylveyra. Puis, le banquier, s'adressant à Daniel, lui ordonna de se rendre dans son cabinet particulier, et de copier toutes les lettres qu'il trouverait dans le carton n° 1.

II. — L'ONCLE ELMACIN.

M. Sylveyra étant sorti de la salle à manger et Daniel l'ayant suivi, les trois femmes restèrent seules. Elles prirent chacune un ouvrage de broderie ; mais bientôt madame Sylveyra, succombant à un sommeil dans lequel son état de faiblesse la faisait tomber après chaque repas, les deux jeunes filles quittèrent leur broderie et se rapprochèrent l'une de l'autre.

« Ta mère dort, c'est le moment !... dit Miriam à voix basse à sa cousine.

— Oui, répondit celle-ci. Fais-le entrer. »

L'appartement occupé par ces dames donnait sur un jardin, dont la porte restait ouverte à cause de la chaleur. Miriam s'avança sur le perron, frappa trois fois dans ses mains... au troisième coup, un homme d'une cinquantaine d'années, portant le costume de garçon de recette, sortit d'un massif de verdure et s'approcha de la jeune fille.

« Mon père ! s'écria Miriam en se précipitant dans ses bras.

— Tu es sûre qu'Ismaël ne viendra pas ? dit Elmacin, lui rendant ses caresses.

— Avez-vous donc bien peur, mon oncle, de rencontrer votre frère ? reprit Dalila, s'avançant à son tour sur le perron.

— Je n'ai pas dit... *mon frère* : j'ai dit Ismaël, mademoiselle, répondit sèchement Elmacin.

— Oh ! *mademoiselle* ! je dis bien mon oncle, moi, reprit Dalila d'un ton de doux reproche.

— Au fait, c'est vrai, ma nièce, et j'ai tort de t'en vouloir de la conduite de ton père, répondit Elmacin, la baisant au front. Tu es une bonne fille, qui aime ma Miriam comme on aime une sœur.

— Vous avez dit *une sœur*, mon oncle, insinua doucement Dalila en prenant un de ses airs les plus câlins.

— Je te vois venir, ma nièce ; mais écoute-moi bien. J'en veux à ton père de n'avoir pas fait ce que j'aurais fait à sa place : à sa place, j'aurais dit à mon frère, Partageons. Je pouvais recevoir de lui une part égale de l'héritage de notre père ; mais une aumône... jamais ! J'aime mieux gagner mon pain à la sueur de mon front...

— Cependant, dit Miriam, si vous rencontriez mon oncle... par hasard... un frère... Il me semble, à moi, que jamais rien ne pourrait me brouiller avec Daniel.

— Dieu te conserve dans cette pensée, ma fille ! répondit Elmacin d'un accent triste et solennel ; mais, écoute bien ceci : lorsqu'un malheur nous vient d'une personne de notre famille, on le pardonne d'autant moins qu'il nous est plus sensible. Comme jadis Jacob fit à Ésaü, Ismaël m'a frustré, non-seulement de mon droit d'aînesse, mais encore de la bénédiction de mon père.

— Comment le savez-vous ? et pourquoi le supposer, mon oncle ? interrompit Dalila d'un ton de reproche.

— Parce que mon père était bon ; il m'aurait pardonné, il aurait rétracté ce testament qui me déshéritait, si mon frère eût parlé pour moi. Mais, de grâce, mes enfants, ne troublez pas le plaisir que j'éprouve auprès de vous, en me parlant de cet homme. »

Dalila allait encore répondre, lorsque Miriam lui serrant la main, lui dit, Tais-toi ! j'ai un projet dont je te ferai part. » Puis, s'adressant à son père, elle ajouta tout haut : « D'où vient que ma mère ne vous a pas accompagné ce soir, mon père ?

— Ta mère est un peu souffrante ; mais, samedi, toi et ton frère, vous viendrez dîner avec nous, et tu la verras.

— C'est ça ! dit Dalila ; aux jours de fête, la table de mon père est toujours triste ; car il y manque toujours la moitié de la famille.

— Ce n'est pas ma faute ! » répondit brusquement Elmacin.

En ce moment, un nouveau personnage parut dans le jardin ; c'était Daniel. Il s'avança

promptement vers son père, dont il baisa la main.

« Viens-tu te promener avec moi et voir ta mère ? lui dit Elmacin ; elle te demande.

— Impossible, mon père ! répondit Daniel. J'ai à écrire toute la nuit ; et demain, au point du jour, il faut que je sois sur le port, pour recevoir des bateaux qui nous arrivent.

— Ta mère se faisait un plaisir de te voir ce soir.

— Daniel, reprit Miriam à son frère, ce n'est pas la première fois que j'ai fait ton ouvrage ; laisse-moi le faire encore ce soir, et va voir notre bonne mère ; va ! tu n'as que des lettres à copier.

— Mais tu en auras pour toute la nuit, pauvre petite.

— Demain je pourrai dormir jusqu'à midi, tandis que toi...

— Eh bien, je te remercie, ma sœur ; grâce à ton obligeance, je vais embrasser ma mère, et je passerai une bonne nuit... Toutes les lettres du carton n° 1, tu as entendu ?

— Très-bien ! très-bien !

— Ne te trompe pas de carton, au moins.

— Je connais mes chiffres, » ajouta-t-elle en riant.

En ce moment, Dalila voyant sa mère qui se réveillait, fit signe à sa cousine de rentrer.

« Bonsoir ! mes enfants, leur dit Elmacin, bonsoir, Dalila ; encore un baiser, Miriam. Viens-tu, Daniel ? »

Cela dit, les deux hommes sortirent du jardin, et les jeunes filles rentrèrent au salon ; un moment après, Miriam prit une bougie et se rendit dans le cabinet de son oncle.

III. — LE CARTON N° 1.

Après avoir posé sa bougie sur le bureau, Miriam se mit à chercher le carton n° 1 ; cela n'était pas facile, les cartons étaient fort vieux, et les chiffres à moitié effacés. Enfin, elle crut l'avoir trouvé, le prit, alla s'asseoir devant la table que son frère occupait ordinairement, et qui était reconnaissable au grand livre de copie de lettres tout grand ouvert.

Une fois assise, elle voulut ouvrir le carton ; impossible ! Ce carton sur lequel aucune serrure n'était visible paraissait cependant fermé à clef. Elle le tourna, le retourna en tous sens.

Enfin, une idée lui vint, elle se rappela certaine petite boîte, jouet de son enfance, dont on lui avait indiqué le secret moyen de l'ouvrir ; elle employa ce moyen, fit jouer le ressort supposé, et, en effet, le carton s'ouvrit. Miriam prit une lettre au hasard, et vit qu'elle portait cette suscription :

« A mon fils aîné, Elmacin, ou à celui de » ses enfants qui trouvera ce pli. »

Étonnée, Miriam resta un moment indécise, ne sachant si elle devait lire ce papier ou le remettre à sa place. Mais réfléchissant que, par sa suscription, il lui était adressé, elle se décida à briser les trois cachets qui le fermaient, et le cœur palpitant elle lut ce qui suit :

« Ceci est mon testament.

» Réfléchissant qu'il n'appartient pas à un » homme d'être plus inexorable que Dieu qui » pardonne au repentir, j'annule par ce pré- » sent écrit mon testament fait en 1745, et par » lequel je déshérite mon fils aîné. Or donc, » je nomme Elmacin mon légataire universel, » laissant seulement à Ismaël, mon puîné, la » part de l'héritage de sa mère, qui se monte » à cinq mille livres de rentes à prendre sur » mes biens. Je déclare que ceci est ma der- » nière volonté.

» Fait, écrit, signé et daté de ma main, et » jouissant de la plénitude de mes facultés, le » vingt avril mil sept cent cinquante.

» ABRAHAM SYLVEIRA. »

Miriam relut deux fois cet écrit, elle ne pouvait en croire ses yeux ; mais lorsqu'elle se fut bien assurée que c'était un testament de son aïeul, que ce testament rendait à son père son héritage et son pardon, elle fut si troublée, si émue, que, ce papier à la main, elle se leva, la bouche ouverte, et prête à crier à tous venants et tout haut : « Mon grand-père a pardonné à mon père ! il lui a conservé son héritage ! » Et comme elle s'élançait vers la porte du cabinet, que déjà elle tenait la main sur le pêne... derrière cette porte, une autre main tournait la clef, et Ismaël entra... A sa vue, la jeune fille recula comme effrayée. Il jeta les yeux sur le papier qu'elle tenait à la main, reconnut l'écriture de son père, et voyant l'émotion de Miriam, il eut comme une révélation soudaine, et fut saisi d'un tremblement con-

vulsif. Un coup d'œil jeté sur ce carton qu'il n'avait jamais ouvert lui révéla la vérité. Il se précipita sur Miriam avant que celle-ci ait pu deviner son intention, lui arracha le testament des mains, et s'approchant d'une lampe, il se mit à le lire, puis se tournant vers Miriam qui le regardait avec épouvante, il lui dit d'une voix sombre :

« Si tu fais un geste, un cri, j'anéantis ce papier.

— Mon oncle ! mon oncle ! » répondit Miriam éperdue, les mains jointes et tendues vers Israël.

Le banquier alla fermer la porte de son cabinet, y mit le verrou, et reprenant sa position près de la lampe, il ajouta d'une voix tremblante :

« Le hasard vous a rendue maîtresse de ce testament dont j'ignorais l'existence ; jurez-moi de vous taire, ou je le brûle, et alors, si vous parlez, qui vous croira, lorsque vous viendrez accuser votre oncle, votre bienfaiteur ? que vaudra votre parole, à vous, jeune fille, en balance avec la parole d'un homme comme moi, dont la signature vaut des millions ?

— Je le sais, répondit Miriam dont le courage au lieu de fléchir sous cette menace se raidit ; je le sais, mon oncle ; mais Dieu donnera à mes paroles la puissance qui fera jaillir la vérité.

— Vous parlerez ?

— Je parlerai.

— Mais, malheureuse enfant, vous déshonorez votre oncle, le père de votre amie, je vais perdre en un jour quarante ans de probité, car le monde m'accusera d'avoir connu ce testament... Cependant, si je l'avais connu, à quoi bon le garder ? si j'avais voulu ne point l'exécuter, je pouvais le brûler... je le peux encore. Et il le plaça au-dessus de la flamme de la lampe, qui commença à le roussir.

— Brûlez-le, mon oncle ! s'écria Miriam avec une sauvage énergie ; brûlez-le si vous l'osez. Livrez aux flammes l'écriture de votre père, anéantissez les dernières volontés d'un mourant. Oh ! vous ne seriez pas juif, si vous agissiez ainsi ; les juifs ont toujours eu du respect pour la volonté des morts. »

Le banquier se laissa tomber sur une chaise et se couvrit le visage de ses mains.

Miriam attendait, calme en apparence, mais au fond elle se raidissait contre une colère qu'elle tremblait cependant d'affronter, et cherchait dans son amour pour son père la force de résister à son oncle, lorsqu'elle le vit se découvrir et montrer un visage baigné de larmes.

« Mon oncle ! lui dit-elle avec une grande douceur dans la voix, je ne vous demande qu'une chose. Demain, aussitôt qu'il fera jour, j'irai trouver ma mère ; ses conseils me guideront dans cette affaire importante. Me le permettez-vous ?

— C'est bien, Miriam ; je ne veux ni vous effrayer par des menaces, ni chercher à vous séduire par des promesses... Allez consulter votre mère... jusque-là, je vous demande le secret. »

Disant ces mots, il se leva, passa devant Miriam, sortit du cabinet, referma la porte sur lui, et la jeune fille avait cessé depuis longtemps d'entendre les pas de son oncle résonner sur les dalles de l'escalier, qu'elle était encore à la même place, doutant presque de ce qu'elle avait vu, de ce qu'elle avait entendu.

IV. — LE BON CONSEIL.

Il est inutile de dire, je crois, que Miriam ne pensa nullement à copier les lettres de son oncle ; cependant, lorsqu'elle sortit du cabinet, il était si tard, que tout le monde reposait dans la maison, et qu'elle gagna sa chambre sans que personne pût s'inquiéter de sa pâleur. Le lendemain, aussitôt qu'il fit jour, Miriam, qui n'avait pas dormi de la nuit, se leva, et se fit conduire chez sa mère.

Elle n'était pas encore levée ; n'osant la réveiller, la jeune fille alla doucement s'agenouiller au pied du lit ; et les regards fixés sur cette figure où se révélaient tant de traces de souffrances, elle ne put retenir ses larmes, ses soupirs. Sa mère les entendit ; comme tous les êtres impressionnables, elle avait le sommeil léger.

« C'est toi, Miriam ? lui dit-elle, et sa figure s'illumina d'un rayon de ravissement maternel.

— Sommes-nous seules, mère chérie ? reprit Miriam en l'embrassant.

« Que t'est-il arrivé ? s'écria la pauvre mère effrayée qui se dressa sur son séant.

— Sommes-nous seules ? répéta Miriam.

— Seules ? dit Abigail, cherchant à lire dans les yeux de son enfant. Oui, ton père est parti avant le jour.

— Ma mère, cria alors Miriam heureuse de pouvoir se soulager de son pesant secret, ma mère ! j'ai eu le bonheur de découvrir un dernier testament de grand-père qui pardonne à son fils aîné, et lui rend son héritage. Ah ! mon Dieu ! j'étouffe de joie. Mais que faire ? Mon oncle, qui ignorait l'existence de ce testament, l'a trouvé dans mes mains. Il a d'abord voulu le détruire, puis il a essayé de m'intimider, enfin il m'a permis de venir vous consulter. Ma mère ! rendons mon père à la fortune, au bonheur... »

Madame Elmacin fit asseoir sa fille sur son lit, lui prit les deux mains dans les siennes, et lui dit doucement sans montrer aucune émotion :

« Voyons, ma chère enfant, si notre bonheur ne ferait pas le malheur des autres. Nous avons les plus grandes obligations à Ismaël, et nous ferions planer sur lui, sur sa probité, les plus infâmes soupçons. Sa femme, déjà si souffrante, professe pour son mari une telle vénération, que le voir déchu aux yeux de ses concitoyens, la ferait mourir ; si ton oncle était déshonoré, il quitterait son pays, emmènerait sa femme et sa fille ; tu perdrais une seconde mère, une sœur, et Daniel, une épouse qui lui est promise... Tu le vois, mon enfant, il vaut mieux sacrifier ton père que sacrifier toute une famille. Et d'ailleurs, qu'est-ce que ton père et moi pouvons désirer en ce monde ? que nos enfants soient heureux... Vous le serez ! et votre bonheur alors fera le nôtre.

— Eh bien, dit Miriam dont le front s'éclaircissait peu à peu et qui semblait plus attentive à suivre sa pensée que les paroles de sa mère, je veux que mon père soit réhabilité, et qu'il n'en coûte une larme à personne.

— Tu demandes trop, enfant ! reprit sa mère avec un doux et douloureux sourire... Mais voyons ton projet.

— Dans notre religion, nous rendons un grand respect aux morts ; le jeûne de Kipour, le jour de saint pardon, a lieu à la fin de cette semaine ; ce jour-là, tu le sais, ma mère, les ennemis doivent se tendre la main...

— S'ils se rencontrent... fit observer Abi-

gail ; mais cette année comme l'année dernière, ton père rassemblera dix amis chez lui, et, comme d'après notre loi, partout où il y a dix Israélites, celui d'entre eux qui est docteur de la loi peut remplir l'office de rabbin et officier, les prières de ce grand jour se feront donc chez nous.

— Je sais cela, répondit Miriam... mais la veille de ce jour tout bon fils va prier sur le tombeau de son père.

— Et ton père, pour éviter de rencontrer son frère, charge quelqu'un de le prévenir dès qu'Ismaël a rempli ce saint et pieux devoir ; ce n'est qu'alors qu'il va le remplir à son tour.

— Chère mère, dit Miriam en se levant pour s'en aller... promets-moi d'engager mon père à se rendre à cinq heures du matin sur la tombe de ce pauvre aïeul dont l'âme gémit sans doute de cette inimitié fraternelle.

— Je le ferai, ma fille. Que le Dieu d'Israël te bénisse pour cette idée que je devine ; qu'il te donne la sagesse qui conçoit, la douceur qui persuade, et te fasse réussir, » dit Abigail lui rendant le baiser d'adieu.

En revenant de chez sa mère, Miriam trouva son oncle qui l'attendait sur le perron de la cour ; ses traits étaient sombres, et on voyait qu'il souffrait de se sentir dans la dépendance d'une jeune fille. Miriam en eut comme un sentiment de pitié.

« Mon oncle, dit-elle en lui tendant la main à travers la portière du carrosse, j'ai vu ma mère... je me tairai... et, sans condition aucune ; seulement, je vous supplie de m'accorder une grâce... »

— Parle ! mon enfant, dit Ismaël l'enlevant dans ses bras et la posant à terre.

— Promettez-moi de vous trouver demain à cinq heures du matin sur la tombe de votre père.

— Elmacin ne doit donc s'y trouver qu'à sept ? demanda Ismaël en soupirant ; car je ne pense pas que tu veuilles nous mettre en présence, connaissant l'irritation de mon frère contre moi.

— J'ignore l'heure que mon père choisira pour se rendre au cimetière, dit Miriam ; seulement, mon oncle, s'il y était... ne vous éloignez pas de lui !

— Mon enfant, répondit Ismaël, je le ferai...

Je ferai plus, je lui tendrai la main... Mais cela ne m'engagera à rien, je t'en avertis; cette fortune doublée par mes soins, par mes veilles, par ma sage administration, m'appartient; je ne la rendrai que le jour où je perdrai la vie... »

L'âme jeune et naïve de Miriam ne concevait pas cet amour de l'or. Ismaël, habitué au luxe, à cet hôtel où il était né, où il commandait en maître, à cette maison de banque dont il était le chef, et qui depuis dix ans prospérait sous ce nom d'*Ismaël, successeur d'Abraham Sylveyra*, ne pouvait se résoudre à quitter tout cela; puis, l'idée qu'on pouvait l'accuser d'avoir soustrait ce dernier testament, lui causait le vertige. Certes, si à la mort de son père ce testament se fût trouvé, Ismaël se serait, sans regret, retiré avec une modeste aisance; aujourd'hui, cela lui était impossible.

Mais en gardant la fortune qui appartenait à son frère, Ismaël n'aurait voulu rien perdre de cette amitié fraternelle dont son cœur avait conservé le jeune souvenir, et aurait voulu concilier à la fois et son cœur et son coffre-fort. Il s'éloigna de sa nièce avec ces douces illusions, rentra dans ses bureaux où une armée de commis lui prouva qu'il était le chef d'une puissante maison, et Miriam se rendit auprès de M^{me} Sylveyra.

« Chère tantinette, lui dit-elle, faites de belles provisions pour demain déjeuner; préparez vos plus doux plats sucrés, tirez de votre cave vos vins les meilleurs; couvrez votre table de fleurs, de fruits, de tout ce que le Dieu d'Israël dans sa divine munificence accorde à ses enfants... et mettez... deux couverts de plus! »

A ces derniers mots, Rebecca sourit de ce sourire doux et triste qui accompagnait si bien sa mélancolique et pâle figure.

« Enfant! dit-elle, qui croit toujours ce qu'elle désire.

— Vous me refusez? reprit la jeune fille d'un ton de timide regret.

— Te refuser un acte d'enfantalage, je ne le pourrais même pas; » et la douce créature posa ses lèvres décolorées sur le front plein de vie de Miriam.

Toute cette journée se passa pour la nièce d'Ismaël dans une alternative d'espoir et de

crainte; elle ne pouvait tenir en place; il lui semblait que les aiguilles des pendules ne marchaient pas. Dalila la surprit écoutant le bruit du balancier.

« Que fais-tu là? lui dit-elle.

— Les pendules sont arrêtées, répondit Miriam.

— L'horloger les a montées hier, c'est impossible, » répliqua Dalila qui ne concevait rien à l'état de sa cousine.

Plus le jour avançait, plus cette agitation augmentait. A la nuit, qui eût touché le poulx de Miriam lui eût, certes, trouvé la fièvre; lorsqu'elle se fut retirée dans sa chambre, voisine de celle de Dalila, au lieu de se coucher comme sa cousine, elle se mit à tourner, à aller, à venir, à tout mettre en ordre autour d'elle.

« Qu'as-tu donc? demanda Dalila qui ne pouvait dormir à ce bruit.

— J'ai... j'ai... que je n'ai pas encore pu commencer ma prière, répondit-elle; c'est un si grand jour que celui de demain!

— Je le sais bien! dit Dalila.

— Ce jour-là, reprit Miriam se rapprochant du lit de sa cousine, tous les juifs étaient condamnés à mort; la nuit qui précéda ce jour, Esther, la femme d'Assuérus, la passa en prières; et, le lendemain, elle sut si bien faire, si bien parler au roi, son mari, qu'elle sauva sa nation de la ruine... C'est pour cela que nous jeûnons demain, Dalila.

— Est-ce que tu penses, dit celle-ci en riant et baillant à la fois, que j'ignore l'histoire de la belle Esther et du roi Assuérus?

— C'est que demain, Dalila, répliqua Miriam, sera pour moi un jour aussi beau, ou aussi affreux que devait l'être pour Esther le jour qui l'amena devant Assuérus.

— Pauvre cousine! dit Dalila, tu crois à une réconciliation entre nos pères... C'est impossible!

— Veux-tu m'aider? s'écria Miriam.

— Comment? demanda la fille d'Ismaël.

— Demain nos pères se rendront, chacun de son côté, sur la tombe de notre aïeul; il faut qu'à quatre heures et demie nous y soyons, afin que si, en s'apercevant, ils voulaient s'éloigner, nos mains les retiennent.

— Je le veux bien, dit Dalila; ma nourrice

Judith pourra nous accompagner ; mais le moyen de se réveiller à quatre heures et demie du matin ?

— Il est bien simple ; c'est de ne pas s'endormir.

— Je te demanderai encore le moyen de ne pas s'endormir lorsque l'on est au lit.

— C'est d'abord de ne pas s'y mettre.

— Tu ne te coucheras donc pas ?

— Non, répondit Miriam, je passerai la nuit en prières.

— Je voudrais faire comme toi, ma chère, répliqua sa cousine d'une voix lente ; mais, si tu savais... j'ai du plomb sur les paupières... je dors déjà.

— Dors, dors, chère amie, reprit Miriam ; je veillerai pour toi, je te réveillerai au moment de partir. »

En effet, Dalila dormait ; ce que voyant Miriam, elle prit une chaise sans dossier, s'assit devant une petite table sur laquelle elle posa une bougie allumée, et, ouvrant son livre de prières, elle se mit à le lire à demi-voix. De temps en temps, sentant que le sommeil la gagnait, elle se levait, marchait, se mouillait d'eau fraîche le front, les yeux, et entendit ainsi sonner toutes les heures de la nuit, jusqu'à quatre heures du matin.

IV. — EREB-ION KIPOUR, OU LA VEILLE DU JEUNE DU SAINT-PARDON.

Cinq heures du matin venaient de sonner, lorsque deux jeunes filles enveloppées de mantos noirs, la tête cachée dans leurs capuchons, et suivies d'une servante, longeaient les boulevards extérieurs qui terminaient le faubourg Saint-Antoine ; silencieuses, tremblantes, se serrant l'une contre l'autre, et jetant de temps en temps un regard furtif autour d'elles, elles se dirigeaient vers un vaste enclos de murs, dont le ton grisâtre se confondait avec les lueurs pâles du matin ; de hauts sycomores, de tristes et mélancoliques cyprès, quelques obélisques en marbre blanc se détachaient au-dessus de ce mur, et de loin ressemblaient à autant de fantômes sortant de leur tombe pour respirer l'air du matin.

Bientôt ce chemin solitaire se trouva animé ; de toutes parts il arrivait des individus qui, comme ces deux jeunes filles et cette femme,

s'approchaient silencieux et graves ; ils dépassaient la porte, ouverte par un gardien, puis, prenaient chacun un chemin différent ; souvent plusieurs personnes se rencontraient sur la même tombe, alors elles se tendaient la main, se la serraient en se saluant du doux nom de frère, puis leurs pieuses voix s'unissaient dans une même prière.

A l'aspect de tout ce monde qui envahissait l'asile de la mort, les deux jeunes filles éprouvèrent un secret effroi qui les força de s'arrêter.

« J'ai peur, Miriam ! lui dit sa cousine.

— Et moi aussi... mais achevons notre mission... Du courage !... Dalila. »

Et elle entraîna sa compagne dans une allée sablée, vers un sarcophage en marbre blanc, sur lequel on distinguait écrit en lettres noires :
ABRAHAM SYLVEYRA.

Deux hommes se tenant par la main priaient devant ce tombeau, c'étaient Elmacin et Daniel.

En apercevant Miriam et Dalila, tous les deux s'avancèrent vers elles ; mais avant qu'ils aient eu le temps d'exprimer leur surprise, l'arrivée d'un nouveau personnage les cloua pour ainsi dire à leur place.

« Ismaël ! s'écria le frère irrité.

— Elmacin ! dit avec émotion Sylveyra, s'approchant de la tombe paternelle.

— Mon oncle ! dirent à la fois les deux jeunes filles, prenant chacune par la main Elmacin et Ismaël.

— Oh ! mon père, continua Miriam, si vous nous voyiez du haut des cieux, Daniel et moi, nous éloigner de votre tombeau sans nous donner les noms sacrés de frère, de sœur... votre âme souffrirait... Songez que votre père vous regarde ! » Puis, poussant Ismaël vers Elmacin, elle ajouta vite et bas : « Tenez votre promesse, mon oncle, comme j'ai tenu la mienne. »

Ismaël fit un pas vers son frère, qui morne et sombre n'osait reculer, retenu qu'il était par Dalila et par les paroles de sa fille.

« Mon frère, lui dit-il enfin d'un accent franc et ferme, si je t'ai offensé, en face de Dieu, et sur la tombe de celui à qui nous devons le jour, je t'en demande pardon. »

Elmacin, ému par les paroles de sa fille, les

larmes de Dalila et la muette contenance de son fils, dont le silence semblait une désapprobation... fit un pas vers Ismaël, et dit en lui tendant la main :

« Oui, mon frère, je le sens, mon ressentiment contre toi serait une révolte contre notre sainte loi qui, en ce jour solennel, nous ordonne de serrer la main même à notre ennemi. Garde l'héritage de notre père, mais rends-moi ton amitié, et que la volonté du Dieu d'Israël et celle de notre père soit faite !

— Oui, que la volonté du Dieu d'Israël et celle de notre père soit faite ! dit à son tour Ismaël, se jetant dans les bras d'Elmacin ; puis, s'en dégageant aussitôt, il sortit de sa poche le dernier testament de son père, et le présentant ouvert à Elmacin : Voici, lui dit-il, le pardon et l'héritage paternel ; ce testament dont j'ignorais l'existence, vient d'être retrouvé par ta fille. »

Elmacin le prit avidement, et lorsqu'il en eut achevé la lecture, il dit en attirant son frère sur son cœur : « Merci, Ismaël, tu me rends le repos, le bonheur, en m'ôtant cette malédiction de mon père qui pesait sur moi. Oh ! merci ! Mais ce que j'exigeais de toi, je l'accomplirai ; je ne t'appellerai pas mon frère pour te dépouiller, je ne te rendrai pas mon amitié pour t'enlever ce que ta bonne conduite et ta sage administration te méritaient ; cette

fortune, que tu me rends, partageons-la, vivons en paix dans cette maison où nous sommes nés, ne faisons tous qu'une seule et même famille, que mon fils épouse ta fille, et resserrons ainsi les liens du sang, afin que pendant que nous nous réjouissons sur terre, l'âme de notre père se réjouisse dans le ciel. »

Pour toute réponse, Ismaël rendit à Elmacin son étreinte fraternelle, puis se tournant vers les deux jeunes filles, qui s'embrassaient et pleuraient, il dit à Miriam en s'inclinant et se découvrant devant elle :

« Honneur à la plus prudente des filles d'Israël ! »

« Je vous le disais bien, tantinette, de faire mettre deux couverts de plus à la table du déjeuner, dit Miriam à madame de Sylveyra, lorsque le premier moment de joie fut passé.

— Dieu a fait un miracle ! répondit l'heureuse Rebecca.

— Dieu a donné la prudence à la femme pour le bonheur de la famille ! » reprit Ismaël en serrant la main de sa nièce, dont les beaux yeux brillaient de bonheur et de reconnaissance.

Feu M^{me} EUGÉNIE FOA.

LA MAITRESSE D'ÉCOLE.

I. — CORRESPONDANCE.

A Monsieur Javigny, notaire à Beaupréau.

« Monsieur et digne ami,

» Vous étiez le plus cher ami de mon père ; ce souvenir m'engage à vous parler avec franchise, et à vous ouvrir tout mon cœur, comme si ce père vénéré et regretté pouvait être le témoin de notre entretien. Vous connaissez ma position : la mort de mon père m'a laissée, à vingt ans, sans fortune, et les inquiétudes matérielles que j'avais toujours ignorées vinrent se joindre à la si juste douleur que me faisait éprouver la perte de mon père, de mon protecteur, de mon seul ami. Je regardai autour

de moi : je me vis seule... pardonnez-moi ce mot ; mais n'est-on pas seule et bien seule lorsqu'on n'inspire d'affection exclusive à personne, lorsqu'on n'est, même pour les meilleurs cœurs, pour les âmes les plus dévouées, que l'objet d'un intérêt secondaire ? Il fallait prendre un parti : je pensai à mes petits talents, qu'on vantait à l'époque où mon père occupait un des premiers emplois du département ; l'on avisa, l'on chercha pour moi, et l'on me trouva une place d'institutrice. Mes petites élèves avaient, l'une sept ans, et l'autre cinq ; elles sont charmantes et faites pour attirer une tendre affection. Leur mère est pleine de bontés pour moi ; je suis parfaitement heureuse (heureuse comme on l'est en ce monde après

des pertes irréparables, une mère, un père, et quel père!). Je suis heureuse enfin auprès de cette famille qui depuis cinq ans m'a reçue à son foyer; et pourtant aujourd'hui je désire la quitter. Vous me blâmez, sans doute, vous me croyez exigeante ou romanesque; il n'en est rien. Ne croyez pas que je me plains de la société et que je veuille quitter l'honorable maison où je suis parce qu'on ne m'a pas comprise; loin de là : je ne puis pas me plaindre, je n'ai trouvé que de bons amis, des protecteurs zélés, des cœurs pleins de franchise et de délicatesse. Je ne suis pas romanesque non plus, et je ne désire pas le moins du monde, comme dans les romans, ces menteurs de la vie réelle, subjuguier et épouser ou le frère ou le cousin de mes élèves. Rien de cela : je suis contente de mon sort, contente des autres; mais je ne suis pas contente de moi-même. J'ai reçu l'éducation fort superficielle des jeunes filles de notre époque : femme du monde, maîtresse de maison, j'en aurais su assez; institutrice, je reste au-dessous des fonctions qui me sont confiées, et vous savez que c'est à grand-peine que j'ai pu obtenir un diplôme de second degré. J'avais bien travaillé pourtant! Mes élèves ont une intelligence fort remarquable, et leurs parents désirent la cultiver. J'ai appris à Thérèse, à Elisabeth, tout ce que je sais moi-même; maintenant, je voudrais remettre la tâche en d'autres mains. Mes talents, dessin et musique, sont trop peu brillants, mon instruction n'est pas assez étendue pour faire arriver ces chères enfants au point de perfection que les parents désirent leur faire atteindre; je sens mon insuffisance, et puis je sens aussi la fatigue causée par cinq ans de labeurs et de préoccupations constantes... J'ai recueilli de la succession de mon père une rente de six cents francs, je possède quelques économies; cela ne suffit pas, je le sais; mais si je pouvais joindre à ma fortune quelque emploi selon mes goûts, je serais pleinement satisfaite. Je voudrais instruire les pauvres, s'il était possible; les petites filles pauvres m'inspirent beaucoup de sympathie et de pitié; et je m'estimerais heureuse et honorée d'être le guide et le flambeau de ces petites intelligences et de répandre le bon

grain sur ces terres fertiles, mais abandonnées. Voyez, monsieur et ami, s'il vous serait possible de me trouver quelque emploi selon mes goûts; la chose presse... Tenez, à vous parler franchement, je connais une jeune Anglaise, spirituelle, instruite, parfaite, et pauvre, qui me remplacerait à merveille auprès de mes chères petites, et qui ferait pour elles ce que je ne puis faire. Si je pouvais, sous le prétexte d'un nouvel emploi, plus conforme à mon inclination, plus favorable à ma santé, quitter madame d'Herblay, miss Julia me remplacerait aussitôt, j'en suis sûre... et tout serait pour le mieux. Veuillez songer à cela, je vous en prie, et recevez d'avance, monsieur et ami, mes plus affectueux remerciements.

» SUZANNE GUILBERT. »

Paris, 17 février 1840.

Beaupréau, 26 février 1840.

« Ma chère demoiselle,

» J'ai trouvé, je pense, l'emploi qui plaira à votre modestie et à vos généreuses intentions. Le poste de maîtresse d'école, dans le village de Segré, voisin du bourg que j'habite, est vacant; on offre à la personne qui se présentera pour le remplir le logement et six cents francs de traitement. La maison est jolie, la vie n'est pas chère; les Angevins sont bonnes gens. Vous n'aurez pas trop de besogne; et si, dans l'avenir, il vous plaisait ajouter un pensionnat à cette petite école (ce qui serait chose faisable), vous savez que je me ferais un bonheur de vous être utile. Réfléchissez donc, et en toute occasion, mademoiselle, veuillez disposer de

» Votre dévoué serviteur,

» H. JAVIGNY.

» Ma femme vous offre ses plus affectueux compliments. »

II. — PAIX ET PEU.

Trois semaines après la réception de cette dernière lettre, Suzanne, dans le salon de madame d'Herblay, recevait les adieux de ses élèves et de leur mère. Toutes pleuraient, et les jeunes filles, la tête appuyée sur son épaule, répétaient tout bas : « Restez

avec nous ! » Madame d'Herblay lui réitérait les plus affectueux remerciements ; et miss Julia, émue et pâle, lui serrait la main en silence. Suzanne surmonta l'attendrissement qu'elle éprouvait elle-même, et s'achemina vers la porte ; on répéta à plusieurs reprises ce mot, consolation des adieux : « Écrivez-nous ! » Et bientôt l'on entendit dans la rue les roues de la voiture qui emmenait la jeune institutrice.

Reçue à Angers même par M. Javigny et sa femme, Suzanne fut installée par ces bons vieux amis dans la maison qu'elle devait occuper à Segré ; en peu de jours, sa vie fut réglée, et elle se familiarisa avec le paysage et les coutumes de sa nouvelle patrie. Elle prit à la fois comme servante et comme chaperon, une bonne veuve respectable par son âge et sa piété, et grâce à des goûts modestes, à des besoins restreints, Suzanne se trouva bientôt plus riche et plus libre qu'elle ne l'était à Paris, au milieu de l'opulence d'une grande maison et des besoins factices que fait naître le dangereux voisinage de la grande richesse. Elle faisait six heures de classe à ses petites élèves, filles de fermiers, de métayers et de valets de ferme ; elle employait ses talents, et ils étaient réels et solides, à rendre utiles aux enfants ces heures trop courtes, ravies aux jeux bruyants ou bien aux travaux matériels auxquels l'enfance du pauvre n'est que trop souvent condamnée. Ses petites élèves l'aimèrent, et les parents eux-mêmes, les fermiers sentencieux, les ménagères bavardes, répétèrent bientôt l'éloge de la *démoiselle* : « M. le curé ne refusera pas notre fille à cette heure pour la première communion ; elle sait son catéchisme au bout du doigt ! — Et notre fille donc ? C'était un vrai cheval échappé ; toujours sa robe en loques et ses cheveux dans les yeux ; maintenant, elle est sage, elle raccommode ses affaires, et elle lit comme défunt le magister... »

Quelque soin qu'elle apportât à préparer et à donner ses leçons, Suzanne trouvait encore des heures pour cultiver ses talents. Elle peignait assez bien, et voyant le dénûment de la pauvre église du village, elle essaya de peindre sur satin blanc une pale, une custode et un voile de calice. Ce travail

l'intéressa ; elle s'amusa à varier les emblèmes dont on décore les autels ; tantôt peignant l'Agneau mystique couché sur le livre aux sept sceaux, tantôt la croix environnée de rayons et de fleurs, ou le calice entouré d'épis et de raisins, ou le pélican se déchirant la poitrine, ou le triangle mystérieux renfermant le nom de Jéhovah. Ces petits travaux lui plaisaient d'autant plus que, pour la première fois depuis bien longtemps, Suzanne goûtait ce plaisir du chez soi, du *at-home*, dont les douceurs deviennent d'autant plus chères, que pendant longtemps on a monté l'escalier d'autrui. *Il n'est pas de petit chez soi*, a dit ce bon Ducis. La maison de Suzanne était située au bout d'une des rues agrestes du village, formées par les haies vigoureuses, barrière des héritages, que coupaient des portes toujours ouvertes, et par lesquelles on voyait la ferme avec son toit couvert de pigeons ; au bout de la rue s'élevait l'église, antique monument, aux arcades basses et sombres, et près de l'église la maison de Suzanne. Une grande salle consacrée à la classe, une cuisine et une chambre, tout à la fois salle à manger, parloir, salon, formaient le rez-de-chaussée de cette maison. Suzanne avait arrangé le salon suivant ses goûts : un papier gris-perle couvrait les murs, de jolis rideaux de Perse tombaient devant les fenêtres ; une table à ouvrage, une table à dessin, un piano, servaient aux loisirs occupés de la jeune fille ; le portrait de son père, celui de sa mère, morte à la fleur de l'âge, faisaient revivre autour d'elle les scènes d'autrefois ; sur la cheminée elle avait placé le portrait de ses élèves au daguerréotype, et une petite pendule, dernier présent de leur mère. Quelques fleurs délicates s'épanouissaient derrière les fenêtres ; d'un côté on voyait le jardin, de l'autre on découvrait le cimetière vert et fleuri aussi comme un jardin, et dont les hautes herbes cachaient les tombes de quelques soldats de Charette et de La Rochejaquelein, et mêlées aux cercueils paisibles des bergers et des agriculteurs.

La chambre à coucher de Suzanne était plus simple et plus modeste encore ; elle n'avait d'autre ornement qu'un crucifix, une statue de la Vierge, une petite biblio-

thèque de livres sérieux et une armoire dans laquelle Suzanne arrangeait quelques racines, quelques fleurs médicinales, que, selon l'occurrence, elle distribuait prudemment aux pauvres malades de son voisinage. C'étaient là les seules visites qu'elle rendit; à son arrivée à Segré, elle vécut dans une grande retraite, toute livrée à ses devoirs et à ses travaux; plus tard, elle s'enhardit et visita quelques pauvres familles, s'attachant surtout aux vieillards, aux veuves, aux malades, et elle reconnut qu'il est facile de faire beaucoup de bien avec peu de chose. Un peu de bouillon, quelques sirops, du linge, étaient un grand soulagement pour ces pauvres gens, dénués de tout, car les indigents laboureurs qui cultivent nos riches campagnes de France, sont, dans leur vieillesse et leurs maladies, privés de presque toute assistance charitable, et cependant il faut peu de secours à ces hommes sobres et simples. Les fermiers réunirent parfois quelques offrandes entre les mains de Suzanne, et elle s'efforça de faire quelque bien, tâchant de saisir au vol les occasions que la Providence lui offrait, ou de rendre un service, ou d'apaiser une douleur, ou même de procurer quelque joie à ceux qui l'entouraient. Deux années s'écoulèrent rapides, dans ces travaux obscurs et dans ces doux et charitables loisirs. Suzanne avait alors vingt-sept ans.

III. — LA FAMILLE DU BRACONNIER.

C'était par une après-dînée d'automne, une de ces belles journées de septembre, quand l'air frais et tiède n'agite pas les feuilles empourprées des arbres, et que dans le ciel d'un pâle azur la lune élève son croissant bien avant que le soleil ne soit descendu sous l'horizon. Suzanne traversait d'un pas léger le sentier le plus fraye du bois; elle s'arrêta enfin à un endroit où plusieurs routes formaient une espèce de carrefour, et elle prit un chemin plus sauvage qui la conduisit à une petite chaumière de l'aspect le plus misérable. Basse, humide, le toit couvert de mousses et de jubarbes, les murs chancelants, les vitres cassées, cette pauvre demeure était entourée d'un petit champ, où poussaient quelques maigres

plants de pommes de terre; une chèvre attachée par une corde broutait l'herbe rare et les plantes parasites, et tout annonçait à la fois la misère et l'incurie. Suzanne ouvrit doucement la porte, et se trouva dans une chambre plus misérable encore, meublée d'une table boiteuse et de quelques chaises à demi brisées; de la vaisselle, des flacons vides, des ustensiles de ménage étaient jetés en désordre sur le sol, et les murs enfumés n'avaient d'autre ornement que quelques oiseaux de nuit cloués, les ailes étendues, comme des images de désolation et de mort. Au fond de la chambre, sur un lit de paille recouvert d'une vieille courteline en lambeaux, était étendue une pauvre femme, jeune encore, mais dont l'extrême maigreur, les pommettes colorées et les yeux vitreux décelaient une maladie mortelle; elle tenait entre ses bras un petit enfant qui pleurait et s'efforçait de tirer quelques gouttes de lait d'un sein vide et tari. La pauvre mère ne s'occupait pas de l'enfant; elle le berçait par un mouvement machinal, et fixait les yeux avec une espèce de frayeur sur son mari, debout près du foyer éteint. C'était un homme dans la force de l'âge, trapu, vigoureux, à la barbe rousse, dont les yeux bleus et clairs avaient quelque chose de sinistre; il tenait à la main un fusil de chasse assez élégant; un autre fusil, moins beau, était pendu à la cheminée. Un chien braque, à l'œil inquiet, rôdait dans la chambre. « Eh bien! dit Suzanne en entrant, eh bien! Joséphine, comment allez-vous? — Ah! mademoiselle, si vous saviez! quel malheur! — Qu'est-ce? » Et elle leva un regard interrogateur sur le mari, qui ne dit rien et se contenta de siffler son chien. « Ah! mademoiselle, Bertrand! il ne nous manquait plus que cela! — Enfin, expliquez-vous, ma chère Joséphine; le mal n'est peut-être pas si grand que vous le craignez. — Eh bien, mademoiselle, dit la pauvre femme en sanglotant, Bertrand a rencontré le garde particulier de M. le comte; il a accusé mon mari de tendre la nuit des lacs aux perdreaux; ils se sont dit de gros mots, et Bertrand, le malheureux, a arraché le fusil des mains du garde et l'a menacé... On fait un procès-verbal, on le mettra en prison, et je mourrai de

faim avec mes pauvres petits enfants! — Mon Dieu! quel malheur! dit à son tour Suzanne, qui savait que le journalier Bertrand, de fort mauvaise réputation, ne trouverait guère d'indulgence. Vous avez fait là un grand malheur, Bertrand! — Et pourquoi ne l'aurais-je pas fait? répondit-il brutalement. Je voudrais lui avoir cassé son fusil sur la tête! Est-ce que le gibier ou le poisson portent la marque d'un maître? Est-ce M. le comte qui a nourri la volée de perdreaux qui part là-bas? Est-elle à lui plus qu'à moi? — Ah! mademoiselle! s'écria la pauvre Joséphine, il nous fera tous mourir avec ses mauvais propos! — Taisez-vous, dit Suzanne, et voyez l'état où vous mettez votre femme. — Si M. le comte voulait ne pas poursuivre Bertrand, par pitié pour nos pauvres enfants, demain mon homme irait travailler à la vendange, il serait tranquille, et nous vivrions. — J'irai parler à M. le comte, dit résolument Suzanne; ne vous inquiétez pas, ma bonne Joséphine, M. le comte sera bon pour nous. Et vous, Bertrand, promettez-moi d'être sage. Voulez-vous tuer votre femme? — Je ne bougerai pas de la cassine, dit Bertrand d'un ton assez gracieux.

Suzanne posa sur le lit quelques provisions qu'elle avait apportées et leva le loquet de la porte. « Mademoiselle, dit le braconnier, si vous voulez aller là, n'y allez pas ce soir; ils ont un grand diner, noces et festins; c'est pour cela qu'il leur fallait toute une compagnie de perdreaux. — C'est bien, répondit Suzanne; à demain. »

IV. — AU CHATEAU.

Le lendemain se trouvait être, à cause des vendanges, un jour de congé. Suzanne en profita, et à dix heures du matin elle sonnait à la grille du château de la Louvière, qu'occupait en été la famille du comte de Nugent. Un domestique en livrée la fit entrer, sans beaucoup de cérémonie, dans la salle à manger, où toute la famille était réunie. Ce premier repas était fini, mais la bouilloire, la théière d'argent, les porcelaines de Saxe étaient encore sur la table, et un beau vieillard à cheveux blancs lisait les journaux, en buvant à petites gorgées une

dernière tasse de thé. Une jeune dame, assise dans l'embrasure de la fenêtre, brodait au métier; son mari, assis à côté d'elle, lui parlait à demi-voix et lui montrait deux beaux enfants qui jouaient sur la pelouse, en compagnie d'un énorme et pacifique chien de Terre-Neuve. Un jeune homme à l'air distingué, assis sur un canapé, examinait quelques pièces de gibier que lui montrait un homme, jeune aussi, mais dont la blouse et la casquette annonçaient un bon fermier, qui sans doute venait payer son fermage, car une grosse sacoche, bien arrondie, était posée sur un guéridon de laque. Tout ce monde leva les yeux avec curiosité à l'entrée de Suzanne; elle s'avança tranquillement vers le vieillard et lui exposa le but de sa visite. « Bertrand! répondit-il brusquement, cet insigne braconnier qui hier encore a failli m'assommer mon garde-chasse! Je suis fâché de vous refuser, mademoiselle, mais cela ne se peut pas. »

Elle insista. « M. Hubert, dit le comte en se renversant sur son fauteuil et en interpellant le fermier, vous connaissez Bertrand? Raoul, tu le connais? — Ma foi, M. le comte, répondit le fermier, je le connais pour le plus franc vaurien de la commune; mais il a une femme, et une digne femme, et des petits enfants; ça crie miséricorde... — Bertrand! dit à son tour le jeune homme nommé Raoul, c'est celui qui a désarmé hier notre pauvre Varin, et qui, avec ses engins, dépeuple le pays de lièvres et de perdreaux? Si mon père m'en croit, il sera inexorable, car hier encore j'ai fait bien piètre chasse. — L'insolence de cet homme mérite une punition exemplaire, reprit le comte, et je vous engage, mademoiselle, à ne pas vous intéresser à lui. »

Suzanne ne se laissa pas décourager; elle plaida la cause de la pauvre Joséphine avec une douceur persuasive qui attendrit le comte sans le fléchir. « Il faut que justice se fasse, dit-il enfin; mais pour vous prouver, mademoiselle, combien j'honore votre dévouement, je vous prie d'accepter mon offrande pour votre protégée. » Il remit en même temps à Suzanne une pièce d'or.

Les deux jeunes gens l'avaient écoutée avec attention, et lorsqu'en se retirant, elle passa devant eux, tous deux, chacun à sa manière,

la saluèrent profondément. « Elle est fort bien, cette jeune personne, dit le comte. — Elle serait jolie, si elle était mieux mise, dit la jeune dame. — C'est une brave fille, que mam'zelle Suzanne, » ajouta le fermier. Raoul seul ne dit rien.

L'après-dîner du même jour, Suzanne était assise dans son petit salon, et elle cousait en hâte une chemise pour Joséphine, lorsque la vieille domestique ouvrit la porte et introduisit Raoul de Nugent. Il salua la jeune fille avec respect et lui dit : « J'ai pris la liberté de me présenter chez vous, mademoiselle, pour vous annoncer une bonne nouvelle : Mon père, cédant aux réflexions que vous lui aviez suggérées, n'a pas donné cours à sa plainte ; Bertrand ne sera pas inquiété, et même, s'il veut renoncer à ses habitudes de braconnage, on tâchera de lui venir en aide. Vous voyez, mademoiselle, que la charité ne perd jamais de son ascendant. »

Suzanne répliqua par quelques paroles de remerciement et de politesse. La conversation, gênée de part et d'autre, se prolongea peu, et Raoul salua et sortit, après avoir jeté un regard discret autour de lui, sur les portraits, la musique, les livres qui imprimaient à cette modeste chambre un cachet de distinction.

Une heure après son départ, on frappa encore une fois, et Suzanne vit entrer Hubert, le jeune fermier ; il portait un lourd panier, couvert d'un linge blanc, et en entrant, il déposa son fardeau derrière la porte. « Je vous souhaite le bonjour, mademoiselle, dit-il, et je vous apporte quelques petites provisions que ma bonne femme de mère vous envoie pour Joséphine et ses enfants. Quand ils seront dans le besoin, vous n'aurez qu'à envoyer chez nous, à la Charmoise ; il y aura toujours du pain pour eux. Quant à ce vaurien de Bertrand... — Je viens d'apprendre que M. de Nugent se désiste de sa poursuite, interrompit Suzanne. — Vraiment ? Eh bien, cela me fait plaisir, rapport à vous, mademoiselle. S'il voulait travailler, ça ferait un fameux ouvrier... — Il n'a pas de travail. » Hubert réfléchit un instant et reprit : « Si vous voulez nous l'envoyer demain, nous tâcherons de l'occuper, et vous pouvez compter, mademoi-

selle, que je ferai de mon mieux pour lui donner cœur à l'ouvrage... Il faudra qu'il se range. »

Suzanne remercia avec chaleur le bon fermier, qui la salua gracieusement et s'en alla. Elle prit aussitôt le panier rempli d'œufs, de légumes, de pain, de fruits, et se rendit auprès de la femme du braconnier, qui seule occupait sa pensée.

V. — RAOUL.

Trois mois s'écoulèrent ; Suzanne ne se trouva plus en rapport avec la famille de Nugent, et pourtant elle crut deviner qu'elle était l'objet de l'attention de Raoul ; cette remarque lui fit quelque peine, mais sa modestie et sa simplicité naturelles l'empêchèrent de s'y arrêter, et les travaux d'une vie utile et occupée firent à ces pensées une heureuse diversion. La Noël approchait ; on savait dans le village que M. de Nugent et ses enfants se disposaient à retourner à Paris, lorsque l'après-midi, veille de Noël, on remit à Suzanne une lettre dont le cachet de cire verte portait une couronne et les lettres R. N. Elle l'ouvrit, espérant qu'il s'agissait d'un dernier secours envoyé par l'opulent châtelain à la pauvre famille Bertrand ; la lettre venait de Raoul. Elle était longue et contenait l'expression d'un sentiment ardent et respectueux ; mais Raoul ne cachait pas à celle qu'il désirait pour femme que l'union qu'il lui proposait n'aurait pas l'agrément de sa famille, que ce ne serait que par les voies légales que Suzanne pourrait devenir la fille du comte de Nugent, et dans l'empressement de son amour, le jeune homme se montrait décidé à braver la colère paternelle.

Suzanne laissa tomber la lettre ; un nuage passa devant ses yeux ; les joies de la fortune et les joies plus grandes de l'affection lui apparurent, et elle sentit s'élever en son cœur des désirs ambitieux qu'elle n'avait jamais connus. Pour échapper à la fascination de ces idées et réfléchir avec plus de calme, elle sortit dans le jardin ; l'air froid, la sérénité d'un ciel d'hiver lui firent du bien ; elle se promena longtemps, réfléchissant, priant tour à tour, et lorsque le soir fut tout à fait venu, elle se rendit à

l'église. Quelques femmes étaient auprès du confessionnal; l'église était sombre, éclairée à peine par une petite lampe et par les cierges tremblotants qui brûlaient aux pieds de la statue de Marie; une vague odeur d'encens errait sous les voûtes calmes et silencieuses. Suzanne s'agenouilla devant l'autel de la Vierge, et pria longtemps; enfin, à son tour, elle entra au confessionnal, et après avoir dit en peu de mots au vieux prêtre ce qui venait d'arriver, elle ajouta : « Pardonnez-moi, mon père, j'ai failli céder à la tentation, j'ai failli entraîner un fils à désobéir à son père, j'ai failli porter le trouble et la désolation au sein de cette famille... Et pourquoi, mon Dieu? pour un peu d'éclat, pour un peu de fortune, pour un peu de repos... Mais Dieu m'a gardée : il m'a fait voir, comme dans un miroir, les suites ordinaires de l'ambition et de la désobéissance... Tenez, mon père, veuillez rendre cette lettre à M. Raoul... et parlez pour moi, refusez pour moi... — Oui, ma fille, répondit le curé, je le ferai, et j'espère que Dieu bénira vos bonnes et droites intentions. — Allez en paix, et ne pensez plus à tout ceci... »

VI. — HUBERT.

Suzanne obéit et n'y pensa plus; Raoul était parti; l'on disait qu'il avait entrepris un long voyage en Orient, et le château restait fermé, quoique le printemps fût revenu. Suzanne, comme autrefois, s'occupait assidûment de ses petites élèves : elle travaillait pour l'église, elle allait voir les pauvres. Le travail, ce fidèle auxiliaire contre la rêverie, le travail, ce bien des biens, préservait ses pensées contre tout retour dangereux sur le sacrifice qu'elle avait accompli, et elle tâchait de ne pas laisser inoccupé un seul instant de ses longues journées. Un jour, au moment où elle venait de terminer sa classe, le curé entra chez elle, ce qu'il faisait rarement, et après quelques échanges de politesses, il prit la parole d'un ton sérieux et amical tout à la fois. — Ma chère demoiselle, vous m'avez parlé, en dehors de la confession, d'une proposition de mariage qui vous avait été faite, et à laquelle

vous avez répondu comme le voulaient la religion et cette fierté délicate que la religion ne défend pas; à mon tour je viens vous proposer une union moins brillante, mais qui a sans doute plus de chances de bonheur. Hubert, le fermier, vous demande en mariage, et ses parents désirent avec ardeur que vous acceptiez l'offre de leur fils. — Hubert! — Parlez, mon enfant, parlez avec franchise. — Cette union n'est-elle pas disproportionnée aussi, monsieur? — Il se peut, ma fille, mais du moins, cette disproportion ne se fera sentir qu'à votre avantage, et vous serez reçue avec joie, avec tendresse dans une famille qui vous est inférieure sous le rapport des talents et de la naissance. Vous trouverez, je l'espère, dans ces douces et légitimes affections de quoi remplir votre cœur; vous serez heureuse du bonheur que vous donnerez, de l'union qui régnera autour de vous, des bonnes œuvres auxquelles vous pourrez vous livrer plus facilement qu'aujourd'hui, et dans quelques années, heureuse femme d'un mari plein de sens et d'honneur, vous avouerez, je le pense, que la félicité n'existe ici-bas que dans la modération et dans la médiocrité.

Suzanne réfléchissait en silence; elle comparait le sort qu'on lui proposait à celui que jadis Raoul lui avait offert, et un sentiment doux pénétrait son cœur. La vie modeste et cachée d'une femme, d'une mère, embellissant par ses talents l'intérieur que le mari protège par la force et l'intelligence, cette vie dévouée lui apparaissait pleine de charmes; autrefois le monde et l'attrait trompeur des passions l'avaient un instant éblouie; maintenant elle se reposait dans les perspectives du travail et des affections domestiques, et en entrant dans une famille qui l'appelait de tous ses vœux, elle se sentait dans l'ordre, et par conséquent dans la voie du bonheur. Elle demanda quelques jours de réflexion.

VII. — LA FÊTE-DIEU.

Plusieurs années s'étaient écoulées; la plus belle fête de l'année se célébrait au milieu des pompes du plus beau jour; le cortège champêtre du Dieu caché après avoir suivi une longue route bordée d'arbres et

semée de fleurs, venait d'arriver au reposoir élevé devant la riche ferme de la Charmoise. Un luxe agreste et plein de goût avait présidé à la décoration de l'autel : la voûte antique de la porte d'entrée formait l'enceinte de la chapelle, et des milliers de fleurs, ravies aux bois, aux jardins, aux prairies, en tapissaient les pierres grises. L'autel était étincelant de lumière, et des lettres, formées de roses rouges, traçaient au-dessus du tabernacle les mots : *Ecce panis angelorum* ! Autour de l'autel était groupée la famille du fermier : les vieux parents, rajeunis par la joie et portant sur leurs figures sereines et respectables l'aurore d'une vie de travail et de vertu ; Hubert était derrière eux, à genoux, l'air recueilli, et près de lui Suzanne, dont le noble et doux visage avait une expression de quiétude et de bonheur. Elle tenait dans ses bras un bel enfant de six mois, deux autres, fille et garçon, étaient prosternés en avant de leur mère, qui semblait les offrir à la bénédiction divine. M. et madame Javigny, qui étaient venus voir leurs amis, priaient avec eux et partageaient la pieuse allégresse qui régnait dans la famille. Tous les fronts se courbèrent lorsque le vieux curé éleva l'ostensoir rayonnant, pendant que les enfants de chœur balançaient leurs encensoirs à la fumée

bleuâtre, et que les petites filles, les anciennes élèves de Suzanne, jetaient en l'air un nuage parfumé de roses. La procession se remit en chemin ; on vit s'éloigner sous les grands arbres la croix d'argent, les bannières de soie, les robes blanches des jeunes filles et le cortège pacifique des prêtres entourant le divin Agneau. Une voiture était arrêtée au bord de la route ; les maîtres étaient descendus et s'étaient mis à genoux devant le Saint-Sacrement ; ils se relevèrent et s'approchèrent de la famille du fermier, qui les reçut joyeusement. C'était Raoul et sa jeune femme, la femme que son père lui avait choisie : tous deux semblaient unis et heureux. Raoul salua Suzanne avec respect et serra la main de son mari. Madame de Nugent embrassa la fermière avec une amitié de sœur, et lorsqu'ils se furent retirés, Suzanne, pensant à eux, et regardant autour d'elle, voyant sa famille si unie, son mari satisfait, ses vieux parents pleins de joie, ses enfants pleins d'avenir, Suzanne se dit : Nous sommes tous heureux, parce que nous ne nous sommes pas déclassés. Merci, mon Dieu, qui n'avez pas voulu que je fusse un instrument de trouble, qui avez permis au contraire que je fusse le sujet de quelque joie pour la famille qui m'a adoptée !

EVELINE RIBBECOURT.

ÈVE, PRÈS DU BERCEAU DE SON FILS (1).

Seigneur ! n'étends pas ta vengeance
Sur cet enfant que tu nous as donné !
Prends pitié de son innocence,
Mon père ! c'est mon premier-né...
J'ai tant souffert, j'ai versé tant de larmes
Dans le silence de la nuit !
Si tu veux que ma vie ait encor quelques charmes,
Pitié pour cette fleur éclore d'aujourd'hui !
Au doux Éden, je vivais calme et pure,
Sous les rayons de ton brillant soleil ;
J'admirais la riche nature

(1) Ces vers sont empruntés aux *Femmes de la sainte Bible*, de M. Gaston d'Albano, ouvrage publié par M. E. Chaillot, rue Saint-Honoré, n° 354.

Mélant mes chants de joie aux chants de son réveil.

Aujourd'hui, pauvre pécheresse,

Je n'ose implorer ton amour

Pour le doux fruit de ma tendresse,

Pour l'enfant qui me doit le jour.

Regarde-le... Maître suprême !

Comme il est beau mon fils ! comme je l'aime !

.....
.....

Mais quel trouble s'élève en moi ?...

Étrange émotion ! surnaturel effroi !

Mon fils ! son front prend un aspect farouche,

Que vois-je ?... sur ses pieds, sur ses mains, sur sa bouche,

Du sang... partout du sang !

Un forfait !... Dieu puissant !

Qui sera la victime ?...

Angoisses du cœur !... quel abîme !

Ah ! Seigneur, j'ai perdu le droit de te prier,

Ce sang qui vient de m'apparaître,

Ce sang parle et me dit : C'est de toi que doit naître

La victime et le meurtrier !...

.....
.....

Grâce et pitié, Seigneur ! N'entends pas ta vengeance

Sur cet enfant que tu nous as donné !

Prends pitié de son innocence,

Mon père ! c'est mon premier-né...

J'ai tant souffert... j'ai versé tant de larmes,

Dans le silence de la nuit !

Si tu veux que ma vie ait encor quelques charmes,

Pitié pour cette fleur éclore d'aujourd'hui.

Le chevalier GASTON D'ALEANO.

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE.

Eugène, fils du comte de Soissons et d'Olympe de Mancini, nièce de Mazarin, après avoir pris le petit collet et porté pendant longtemps le nom d'abbé de Savoie, sollicita de Louis XIV un régiment, qui lui fut refusé, et ce refus alluma en lui une fureur de vengeance qui ne s'éteignit jamais. Il jura qu'il ne reviendrait en France que les armes à la main, et tint parole. Il

alla offrir ses services à l'Autriche, et marcha contre les Turcs en qualité de volontaire (1683) ; il se distingua tellement, que l'empereur lui donna un régiment, et dès cet instant il s'attacha inviolablement à la fortune de la maison d'Autriche. Pendant quinze ans il combattit les Turcs, qui ne cessaient de menacer les provinces autrichiennes, et il remporta sur eux l'éclatante

victoire de Zenta, qui procura la paix durable de Carlowitz (1697). La succession d'Espagne alluma en Europe une guerre universelle, qui permit au prince Eugène de porter les armes contre le roi qui avait dédaigné ses services. Eugène et Marlborough eurent les honneurs de cette longue guerre ; leurs noms sont attachés à la victoire d'Hochstett, au combat d'Oudenarde, à la bataille de Malplaquet, enfin à tous ces noms désastreux, à toutes ces dates funestes qui assombrissent la fin du règne de Louis XIV. Le roi fit offrir au prince Eugène le bâton de maréchal et le gouvernement de Champagne, poste que son père avait occupé, mais il essaya un refus ; le

prince était sincèrement dévoué à la nouvelle patrie qu'il avait choisie, et aux souverains qui l'avaient comblé de bontés et de marques de confiance. Ce fut à leur service qu'il termina sa vie (1736), laissant la réputation du plus habile général et du plus prudent négociateur que la maison d'Autriche eût possédé depuis plusieurs siècles. Indépendamment des grandes qualités qui appartiennent à l'histoire, le prince Eugène avait les vertus d'un philosophe chrétien, il était plein de douceur et d'humanité, sans faste, d'une générosité peu commune, et portait au milieu des camps l'amour de l'étude, la culture des lettres et le goût des beaux-arts.

CORRESPONDANCE.

Tu as raison de me presser pour te donner des détails sur les modes nouvelles, le printemps les réclame, aussi ne t'ai-je point oubliée, loin de là ; mais tu n'attends pas de moi, je suppose, des modes de Longchamps ? Longchamps est mort et enterré, et si son nom tinte encore aux oreilles des provinces, à Paris on n'y voit que des affiches et des voitures d'outre-mer ; je veux parler de ces diligences anglaises et de ces voitures à cirage britannique que les Français transforment en équipage ou en tilbury fashionable !

Les annonces de Longchamps me remettent en mémoire l'affiche d'une baleine qu'on voit en ce moment sur le boulevard du Temple : *La capture de cette baleine, due au hasard, dit l'industriel possesseur de ce cé-tacé, fait le plus grand honneur...* à qui ? tu es peut-être assez simple pour croire que c'est au hasard ; nullement. A qui donc cette capture fait-elle tant d'honneur ? je te le donnerais en cent que tu ne devinerais pas : c'est à l'habile chimiste qui l'a embaumée. Mais nous voici bien loin des modes que je t'avais promises ; rassure-toi, nous y arrivons. Attirées par une délicieuse musique entrons au Conservatoire ; là, la femme qui comprend si bien la belle symphonie de Beethoven ne peut avoir mauvais goût pour sa toilette ; la jeune fille qui écoute avec tant d'attention une hymne de Haydn, aura bien certainement un tact exquis dans son extrême simplicité ; là, j'ai vu une jeune femme portant une robe de taffetas à tout petits carreaux vert sur vert,

mais d'une nuance assez claire, trois volants à disposition ornaient la jupe ; au bas de ces volants il y avait une large raie ombrée, tandis que le fond était à petits carreaux comme le reste de la robe ; cela m'a paru nouveau et distingué ; le corsage, très-ouvert, laissait apercevoir un charmant gilet noir, chef-d'œuvre de broderie. Les gilets se porteront-ils encore ? me demande-t-on. Mais oui, puisque j'en vois, et chez les grandes lingères et sur nos élégantes. Le mantelet de cette dame, très-petit et posé très en arrière sur les épaules, se composait de rubans n° 9, ruchés à la vieille, et d'entre-deux de dentelle de Venise, tellement fins, que l'on serait tenté de les supposer tissés par l'industrielle araignée ; c'est ce réseau, d'une finesse si extrême, qui a, je crois, fait surnommer ces dentelles *toile d'araignée* ; celle qui garnissait ce mantelet avait 30 centimètres de haut.

Le chapeau qui complétait cette toilette était un heureux mélange de taffetas, d'agrèments en paille et de fleurs. J'aurais encore, et je voudrais pouvoir t'en citer bien d'autres également jolies ; mais je me souviens que j'ai à répondre à deux de nos amies qui me demandent divers renseignements sur l'ameublement ; mon papier n'étant point élastique, je dois ne dire que ce que je puis y placer ; du reste tu ne perdras rien pour attendre, et ce qui peut t'intéresser te sera dit en temps voulu.

Pour meubler un salon aussi simplement que possible, je ne vois que le damas, et le velours d'Utrecht uni, celui-ci est encore plus

solide; rideaux blancs. Si l'on met des lambrequins, ils doivent être de l'étoffe du meuble. Le moins que l'on puisse placer dans un salon, c'est un canapé, quatre fauteuils, six chaises, une table ovale, une table de jeu, deux tabourets, une pendule et deux coupes en marbre, jolies de formes, et simples d'ornement; petits candélabres en bronze. Les alcôves se garnissent des deux façons avec ou sans lambrequins; si les rideaux sont en toile perse, le lambrequin peut être en pareil, orné de frange ainsi que le tour des rideaux, qui sont drapés à l'aide de cordons à gros glands, ou par des *bonnes grâces*; bien entendu que les fenêtres sont toujours en rapport, quelle que soit l'étoffe de l'alcôve; on peut aussi mettre les rideaux en mousseline blanche, soit brodée, brochée ou unie, et y placer un lambrequin en damas avec ornements assortis.

Je reviens auprès de toi, chère amie, planche et journal en main, je te donne la planche et garde le journal, voulant t'en faire moi-même l'explication. Dieu, que de noms et que de chiffres! diras-tu; va-t-elle nous envoyer tout un calendrier féminin; l'absence des jours de la semaine et l'*excentricité* de quelques-uns de ces noms, te prouveront assez que telle n'est pas mon intention.

N° 1 C'est le modèle d'un nouveau genre de manches; ces pattes brodées, mises sur un bouillon de mousseline unie, sont du plus charmant effet, le bas sert de poignet, dans l'intervalle on place un petit nœud papillon sur chaque bouillon.

N° 2 La manche une fois montée.

N° 3 Dessin pour le bas d'une écharpe de cachemire; cette broderie, au point de chaînette, se fait ou en fil d'or, ou en soie de couleur, ou bien de la même nuance que l'étoffe.

N° 4 Entre-deux pour broderie anglaise et rouges.

N° 5 Un papillon; il vole vers toi, te portant les lettres J. V.;

N° 6 Petite valise, au crochet, pour contenir l'ouvrage; il faut d'abord faire, soit à jour, soit autrement, un morceau de crochet qui aura 22 centimètres de long sur 21 de large, ou bien carré si on le préférerait, mais c'est plus gracieux avec la forme un peu allongée, ensuite l'on fait deux ronds de 7 centimètres de diamètre.

Pour monter la valise, il faut couper un carton de la grandeur du crochet ou même un peu plus grand, afin de pouvoir tendre le crochet dans le cas où il ne serait pas bien plat; si le crochet est à jour, et je te conseille de le faire ainsi, ce carton doit être recouvert d'un satin s'harmonisant avec la couleur du crochet: cordonnet noir et satin cerise vont parfaitement; si on la veut moins élégante, on emploie pour le

crochet de la ficelle avec doublure ou gros vert, ou gros bleu, ou pensée. L'autre côté du carton est également recouvert de satin, celui-ci est légèrement ourlé et piqué à tout petits carreaux ainsi que l'on fait pour les sachets. Ces deux morceaux de satin se joignent à l'aide d'un surjet, les deux ronds se montent de la même manière, seulement sur le côté extérieur il faut placer un peu de coton afin de le faire bomber comme une pelote; ces ronds se cousent ensuite au grand crochet, c'est le côté le moins large qui tourne autour de chaque rond, laissant une ouverture de 4 centimètres; tous les points sont cachés par une petite ganse dont il faut 1 mètre 20 centimètres, cette quantité suffit pour faire les anses que l'on place de chaque côté; deux petites olives se mettent sur le couvercle de la valise et se joignent à des brides placées en face et qui la ferment. J'oubliais de te dire que le fond de crochet, cousu aux ronds, doit croiser un peu pour mieux fermer. Ce même genre d'ouvrage se fait aussi en tapisserie, en cuir avec application en velours brodé de toutes façons, et enfin au filet brodé en reprise. Chez madame Marie Soudant, à la Religieuse, cette monture coûte 4 francs en satin et 3 francs en taffetas.

Le n° 7 est le nom de Louise, dans un écusson en miniature.

Le n° 8, V. L., petits œillets, ou pois.

Le n° 9 est un charmant ouvrage qui peut servir pour ornement de robes et de manteaux; la saison semblerait devoir faire oublier ce mot; mais dis-moi, connais-tu le printemps, ses douces brises, ses senteurs parfumées, autrement que comme un rêve des poètes, ou par les souvenirs de ta grand'mère? D'ailleurs le règne des talmas est loin d'être passé, seulement ils se font beaucoup plus courts, mais n'en restent pas moins talmas pour cela; l'agrafe du n° 9 pourra donc nous être encore utile lorsque nous voudrions les rendre un peu plus élégants, ce que nous voulons toujours lorsque cela nous est si facile, et ne nous demande guère que des dépenses d'adresse et de travail. Ces agrafes se font au crochet et se commencent ainsi: Il faut d'abord monter 36 mailles. 1^{er} tour. — 18 mailles simples sur les 18 premières qui doivent former le rond, 1 maille en l'air, 18 mailles simples, 1 maille en l'air.

2^{me} tour. — Il faut tenir son ouvrage de la même manière, mais travailler au rebours; 1 maille dans la dernière et ainsi de suite jusqu'à la 18^{me} qui se trouve dans la dernière maille en l'air, 1 maille en l'air, 19 mailles à gauche, dont la 1^{re} dans la même maille en l'air, et la dernière dans la maille en l'air de l'autre bout.

3^{me} tour. — 21 mailles à gauche, la première dans la même maille en l'air du dernier tour gauche, et la dernière dans la maille en l'air de l'autre côté, 1 maille en l'air, 21 mailles à gauche, 1 en l'air dans le même sens.

4^{me} tour. — 23 mailles à gauche dont la première dans la dernière maille en l'air, 1 maille en l'air, 23 à gauche, 1 en l'air.

5^{me} tour. — 25 mailles à gauche, 1 en l'air, 25 à gauche, 1 en l'air.

6^{me} tour. — 27 mailles à gauche, 1 en l'air, 27 à gauche, 1 en l'air, 27 à gauche, 1 en l'air, à ce tour on cesse de travailler à gauche, et les 2 mailles suivantes se font dans le sens ordinaire.

7^{me} tour. — 28 mailles, la première dans la dernière à gauche, et la dernière dans la maille en l'air du bout, 1 maille en l'air, 28 mailles même sens, 1 en l'air.

8^{me} tour. — 30 mailles (il est bien entendu que ces feuilles étant du crochet plein, toutes ces mailles sont des mailles simples). Nous disons donc 30 mailles simples, la première dans la maille en l'air qui termine le 6^{me} tour, et la dernière dans la dernière maille en l'air de l'autre bout, 1 en l'air, 30 mailles, la première dans la première maille en l'air, la dernière dans celle du bout; couper la soie.

Petites feuilles. Faites un rond de 26 mailles en l'air. 1^{er} tour. — 13 mailles, 1 en l'air.

2^{me} tour. — Il se fait aussi à gauche et au rebours comme à la grande feuille, 14 mailles, la première dans la dernière du tour précédent, ainsi de suite jusqu'à la 14^{me} qui se trouvera dans la maille en l'air, et la dernière dans la maille en l'air de l'autre bout, 1 maille en l'air.

3^{me} tour. — 16 mailles à gauche, la première dans la même maille en l'air, la dernière dans la maille en l'air de l'autre bout, 1 maille en l'air, 16 mailles à gauche, 1 maille en l'air.

4^{me} tour. — 18 mailles à gauche, 1 en l'air, 18 mailles à gauche, 1 en l'air.

5^{me} tour. — 20 mailles à gauche, 1 en l'air. Les deux tours suivants se font dans le sens ordinaire.

6^{me} tour. — 21 mailles, la première dans la dernière à gauche, et la dernière dans la maille en l'air; 1 maille en l'air, 21 mailles dont la première dans la même maille en l'air, la dernière dans la dernière du tour précédent, 1 maille en l'air.

7^{me} tour. — 23 mailles, la première dans la maille en l'air qui finit le 5^{me} tour, la dernière dans la maille en l'air du bout, 1 maille en l'air, 23 mailles, la première dans la même maille en l'air, la dernière au bout du tour. Coupez la soie. On fait ensuite deux petites feuilles qui commen-

cent par 16 mailles en l'air au lieu de 26 qui augmentent ensuite dans cette proportion : 8-9-11-13-14.

Enfin il faut crocheter de chaque côté de la grande feuille les deux feuilles moyennes en faisant 11 mailles, ensuite on joint les deux petites aux deux moyennes en faisant 7 mailles. Ces feuilles sont, après, entourées d'un petit *crénelage* à dents que l'on fait avec de la soie plus fine, le reste doit être en cordonet. Pour cette bordure, il faut faire 3 mailles dans les 3 premières mailles de la petite feuille, 3 mailles en l'air, 3 mailles, 3 mailles en l'air, et ainsi de suite jusqu'à la dernière maille de la dernière feuille. On prend alors un bouton en bois que l'on recouvre avec du crochet; pour le recouvrir, on n'a qu'à se rappeler comment on commence une bourse : ce bouton se place au milieu des cinq feuilles; on a soin de coudre en dessous une petite ganse qui fait la bride, si c'est pour manteau. Les perles de jais se placent ensuite en suivant le dessin indiqué sur la planche.

Le n° 10 est le patron du mantelet que plusieurs de nos jeunes amies m'ont demandé. C'est un mantelet-écharpe, tel que nous allons les porter tout l'été, c'est-à-dire très-courts et très-échancrés sur les épaules. Celui-ci est avec garniture; si l'on n'en mettait pas, il faudrait le couper plus grand. Ce modèle peut se faire en étoffe de couleur ou pareil à la robe, ce qui sera encore très à la mode cette année, ou bien aussi en mousseline. Je regrette que nos chères abonnées de la petite édition ne puissent profiter qu'à demi des détails que je vais donner sur le mantelet dessiné sur la grande planche. Sa forme est, du reste, la même que celle du n° 10; sa disposition toute nouvelle plaira, je l'espère, à celles qui attendent ce modèle avec grande impatience. Je sais que pour en jouir au moment voulu il faut y travailler bientôt; aussi ai-je songé à cela en vous choisissant un dessin dont l'exécution demande peu de temps, bien qu'il soit d'un charmant effet. Nos amies de la petite édition ne me trouveront pas trop cruelle d'entrer dans cette explication, car je me flatte qu'elle leur suffira pour le faire elles seules, et le mérite n'en sera que plus grand. Ce mantelet, dont la gravure de ce mois te donne une idée parfaite, est composé de bandes brodées faisant l'effet d'un large entre-deux, et de bandes de mousseline légèrement froncées; les bandes brodées ainsi que les froncées sont au nombre de trois et d'égale hauteur (à peu près 4 doigts), placées alternativement, commençant et finissant par conséquent par celle brodée; celle-ci quoique ayant l'air d'un entre-deux est cependant brodée sur l'étoffe et

en suit tous les contours; elle est, de chaque côté, bordée d'un point d'échelle. A cette bande brodée, on adapte ou une bande comme je l'ai déjà indiqué, ou un bouillon dans lequel on passerait un ruban de satin; pour cela, il faudrait couper le mantelet d'une seule pièce, et l'on appliquerait ensuite les bouillons sur les bandes unies, tandis que pour le reste, et c'est le genre que je préfère, il est essentiel de ne pas laisser la mousseline en dessous, car cela ne serait point assez clair; une garniture brodée assortie aux bandes est posée tout autour dans le bas seulement; un nœud à bouts demi-longs ferme le devant. Si je dis que nos autres amies peuvent aussi le faire, c'est en leur conseillant d'employer des entre-deux, ce qui leur enlèvera l'ennui de composer un dessin. Quant au reste, elles s'en tireront facilement et adroitement, enfin en vraies élèves du *Journal des D-moiselles*.

Le n° 11 est le patron d'un talma d'été, plus court et plus ample que ceux de cet hiver; il se fait généralement en taffetas d'Italie. Pour jeunes femmes, ces talmas se recouvrent de hautes dentelles, avec une ruche de ruban n° 9 au pied de chaque dentelle; pour jeunes filles, ce taffetas est orné ou d'un filé, ou de velours posé dans toute la longueur du talma; ces velours du n° 5 se joignent presque dans le haut, tandis que dans le bas ils sont distancés.

Ici finit la petite édition.

Le n° 12 est la moitié, ou du moins le bout du mantelet dont je viens de te parler; j'ai été à ce sujet fort embarrassée, voulant à tout prix te l'envoyer et ne pouvant le placer en entier sur notre planche, impossible de le faire entrer malgré toutes les combinaisons ingénieuses dont je me sens inspirée lorsqu'il s'agit de te plaire; mais ce que femme voulait... la dimension du papier ne l'a pas voulu! Aussi ai-je pris mon courage à deux mains et l'ai-je coupé non pas en quatre, mais en deux; tu retrouveras bientôt l'autre moitié.

N° 13. Garniture du mantelet; elle doit avoir de 20 à 25 centimètres de hauteur sur le derrière, il en faut à peu près 3 mètres 50 centimètres.

N° 14. Ecusson avec les lettres E. G. points de plumes et œillets.

N° 15. — *Clara*; se fait ou au plumetis ou au feston.

N° 16. Jolie petite garniture plumetis fin, point d'armes, œillets, broderie anglaise et feston feuille de rose; cette garniture peut servir pour cols, manches et gilets.

N° 17. A. M. point de sable et jours.

N° 18. E. M. feston au plumetis simple.

Nos 19 à 24 et 24 bis. Lettres au feston ou plumetis.

N° 25. Autre moitié du mantelet.

N° 26. C. B. plumetis et œillets au feston.

N° 27. Manches bretonnes : feston feuille de rose; ce genre de manches très à la mode maintenant, aurait quelque rapport avec celles que l'on appelait manches duchesse; elles se font avec une seule garniture et se montent aussi sur un entre-deux, mais pas complètement serrées au poignet; la garniture retombe sur la main, le feston qui tourne tout autour laisse la garniture ouverte sous le bras.

N° 28. Entre-deux assorti à la manche.

N° 29. — *Luey* au plumetis, avec pois dans le milieu; ce genre de broderie se fait ordinairement de deux couleurs, blanc et bleu, rose et blanc, etc.

N° 30. Ecusson avec les lettres E. V. plumetis, cordonnet, et feston feuille de rose.

N° 31. — *Maria*, plumetis et œillets ou pois.

N° 32. — *Aline*, au feston simple.

N° 33. — *Louise*, au plumetis.

N° 34. S. Z. au plumetis et point de sable.

N° 35. — *Adrienne*, dans une feuille de houx, feston entremêlé d'œillets.

N° 36. S. L. plumetis et œillets.

N° 37. J. B. pois ou œillets.

N° 38. L. M. au plumetis.

N° 39. C. B. plumetis.

N° 40. S. M. L. enlacées, plumetis ou feston.

N° 41. G. C. id. id.

N° 42. — *Anna*, plumetis.

N° 43. Charmante garniture, composée de roues, de plumetis et de feston feuille de rose, elle peut être employée pour bas de jupons, pour bas de pantalons d'enfants, et pour robe de baptême.

N° 44. Autre garniture tout en feston, très-jolie pour volants de robe et de mantelet, ainsi que pour manches pagodes.

N° 45. Quart d'un mouchoir au feston, œillets et chaîne de feston.

N° 46. Le nom de *Clotilde* renfermé dans le calice d'une rose sans épines, mais aussi sans parfum.

Explication de la gravure de modes. — Toilette de jeune femme : robe en taffetas d'Italie avec neuf volants posés de trois en trois; ce genre de volants se porte également par les très-jeunes filles. Mantelet de mousseline dont la forme et le dessin se trouvent sur la planche. Chapeau de paille avec bouquet de bluets sur le côté.

Robe grise en valencias genre bayadère; veste en mousseline unie, avec bouillon tout autour dans lequel on a passé un ruban : la dentelle qui le borde est une petite dentelle de Venise.

Planche de crochet. — N° 1 Une bourse algérienne pour hommes, elle se fait d'une

seule pièce et doit être très-longue : le gros gland qu'il a fallu mettre en bas de la planche, s'attache, au contraire, au bout pointu de la bourse.

Le n° 2 peut servir pour calepin, cartes de visite et porte-monnaie, etc.

Le n° 3 est un porte-cigares.

Les n° 4 et 5 Petites bourses pour femmes.

N° 6, 7 et 8 Différentes bordures qui peu-

vent être employées pour tous les ouvrages.

Explication du Rébus. — Monsieur *Nul* : ajoutant à son nom celui de son enveloppe, tu l'appelleras *Nul plaisir*; et remarquant qu'il flaire ou sent d'autres plaisirs que lui présente la marchande placée en face de lui, tu diras *Nul plaisir sent des plaisirs* (*Nul plaisir sans déplaisir*).

E. E.

MOSAÏQUE.

Mettons la vertu en honneur en lui laissant tout ce qu'elle a de divin et d'aimable, sa douceur, son équité, son désintéressement, son élévation : le monde, tout injuste qu'il est, serait bientôt réconcilié avec la pitié, si nous en avions une fois séparé nos faiblesses.

MASSILLON.

L'esprit de l'homme vit d'un certain nombre d'idées qui reparaissent en chaque siècle sous une forme qui les déguise,

et trop souvent fait prendre une vieille erreur pour une vérité nouvelle.

E. LA BOULAYE.

Mettez votre superflu dans les mains des pauvres, parce que c'est un lieu où tout se conserve.

BOSSUET.

La main des pauvres, c'est le coffre de Dieu.

SAINT PIERRE CHRYSOLOGUE.

RÉBUS.

